Cap au Diable, Légende Canadienne, by Charles DeGuise

Project Gutenberg's Le Cap au Diable, Légende Canadienne, by Charles DeGuise This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Le Cap au Diable, Légende Canadienne

Author: Charles DeGuise

Release Date: July 30, 2004 [EBook #13059]

Language: French

Character set encoding: ISO-8859-1

*** START OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE CAP AU DIABLE, LÉGENDE ***

Produced by Renald Levesque and La Bibliothèque Nationale du Québec

LÉGENDE CANADIENNE

LE CAP AU DIABLE

Par Chs. DeGuise, M. D.

1863

LÉGENDE

I

"Quel est le Canadien, s'écrie un savant géographe dont le nom sera toujours cher parmi nous, quel est le Canadien qui n'aimerait pas sa patrie, après l'avoir contemplé quelque heures, du bord d'une de nos barques à vapeur, sur la route de Québec à Montréal! Quel spectacle enchanteur! Que de points de vue admirables! Quelle suite de campagnes riches, paisibles, heureuses, se déploient sur l'une et sur l'autre rive, d'aussi loin que l'oeil peut atteindre! La scène offre quelque chose de plus grand, de plus varié, de plus ravissant encore, peut-être, si l'on descend le fleuve jusqu'au Saguenay."

Oui, quel plaisir pour l'oeil étonné et charmé tour à tour, de contempler sur la rive nord, cette chaîne de montagnes sourcilleuses, ces caps abruptes, ces vallées alpestres, cette nature si rude, si accidentée, et parfois si sauvage. Quel est l'étranger qui n'envie pas le bonheur du paisible propriétaire de ces maisons blanchies, suspendues au flanc des coteaux, ou qui couronnent leurs sommets, tranchant ainsi sur le fond de verdure qui les environnent, et, lorsque vous avez péniblement gravi une pente rapide, que vous apercevez à vos pieds, au fond d'une baie, un charmant village arrosé par une belle rivière, et paraissant reposer en paix, sous la protection de la croix du clocher de la vieille Eglise, qui le domine; votre âme aime alors à s'y délasser, pour se remettre des impressions causées par les scènes variées qu'elle vient de contempler.

La rive sud, pour n'avoir pas la sauvage et pittoresque beauté de la rive nord, n'a pourtant rien à lui envier, dans son genre. Son site, plus uni, et son sol moins tourmenté, nous offrent quelque chose de plus calme et de plus champêtre. Ses points de vue ont un horizon plus grand, plus étendu et plus animé. C'est la nature, en quelques endroits, belle de toute sa primitive beauté, ailleurs, enrichie par la vie et l'activité que lui ont donné le travail et la main des hommes.

Mais de quinze à dit-huit lieues de Québec, en descendant le fleuve, vous rencontrez un écueil bien digne d'attirer votre attention: c'est La Roche Avignon, ou, comme d'autres l'appellent, La Roche Ah Veillons, à cause des dangers qu'elle présentait autrefois à la navigation, avant que le Gouvernement y fit construire un phare. Sur cet écueil vinrent se briser plusieurs vaisseaux d'outre mer, et beaucoup de familles canadiennes conservent encore un lugubre souvenir des naufrages de bâtiments côtiers qui y périrent.

Plus loin, en cinglant vers le sud, et avant que d'arriver au charmant village de Kamouraska, vous apercevez un cap, dont la vue vous frappe et vous impressionne péniblement. Son aspect est morne et sombre, les rochers qui le composent sont arides et dénudés, son isolement, le silence et la nature désolée et presque déserte qui l'environnent, son éloignement du toute habitation; tout, enfin, concourt à jeter dans votre âme un malaise étrange et inexprimable. Quelques bas fonds qui l'avoisinent en rendent l'approche difficile, si impossible, non même aux bâtiments d'un faible tonnage. Ce Cap, c'est le "Cap au Diable."

Mais d'où vient donc ce nom qu'enfants, nous ne pouvions entendre sans frémir? A-t-il été le théâtre de quelques apparitions infernales, ou bien a-t-il servi de repaire à quelque bande de brigands; et les bruits confus qu'on y entend ne sont-ils pas tes cris de vengeance des victimes ensanglantées que l'on trouva à ses pieds, ou dans son voisinage? personne ne le sait; la justice des hommes a libéré les accusés; victimes et meurtriers sont aujourd'hui devant Dieu!

Mais vous eussiez trouvé qu'il le méritait bien d'être ainsi appelé, si, comme les habitants de la Petite Anse, en visitant leurs pêches la nuit, ou en attendant l'heure de la marée, vous eussiez entendu le vent s'engouffrer, avec un bruit sinistre, dans les obscures cavernes des rochers; si vous eussiez entendu ses hurlements, lorsqu'il vient dans les tempêtes, se déchirer sur les branches desséchées de quelques arbres rabougris qui les couronnent! D'autres fois et en d'autres endroits se trouvent d'épais fourrés; là semblent y régner d'impénétrables mystères; et lorsque la brise souffle plus violemment, sa voix prend alors des inflexions différentes; tantôt c'est un gémissement, une plainte; tantôt

un sourd grondement qui se prolonge d'échos en échos, produisant de discordantes clameurs, et qui vous feraient croire que, dans ces lieux solitaires, des sorcières viennent y célébrer leur sabbat. Vous eussiez trouvé surtout qu'il le méritait, ce nom, si, comme plusieurs l'assuraient, vous eussiez aperçu sur la cime d'un rocher surplombant l'abîme, lorsque le flot, battu par la tempête, venait lui livrer un assaut toujours impuissant, mais incessamment renouvelé, vous eussiez aperçu, dis-je, une femme à l'oeil hagard, aux cheveux épars, aux bras nus, aux vêtements en lambeaux, tendre les mains au fond du précipice, lui adresser une prière, une touchante supplication d'autrefois proférant des menaces, des imprécations, comme si elle eut voulu réclamer du gouffre une victime qui lui appartenait. Il eut été alors bien hardi, le navigateur qui, en longeant la côte, aurait vu cette apparition et entendu cette voix, s'il n'eut pas gagné le large au plus vite, en adressant une prière à son patron. D'autres gens, et c'était les plus croyables, disaient l'avoir vu se traîner sur les bords de la plage, et implorer le flot, d'une voix déchirante et désespérée, de lui rendre ce qu'elle avait perdu; puis ses paroles étaient étouffées, ajoutaient-ils, par d'immenses sanglots. Nul doute que si cet être fantastique eut réellement été une femme, la malheureuse devait être en proie à d'immenses douleurs. Pourtant un pauvre pêcheur, dont la cabane était assise au pied du cap, assurait l'avoir recueillie mourante, un matin, le lendemain d'une furieuse tempête: elle gisait sur le bord de la mer, auprès du cadavre d'un matelot; il l'avait, disait-il, transportée à sa demeure, et après des peines infinies, sa femme et lui étaient enfin parvenus à la rappeler à la vie; mais qu'ils n'avaient pas tardé de s'apercevoir que la malheureuse était folle....

II

Parmi les nombreuses criques formées dans les rochers escarpés qui bordent les rivages de l'ancienne Acadie, aujourd'hui la Nouvelle Écosse, vivait, au fond de l'une d'elles, un jeune et honnête négociant acadien, dont le nom était St.-Aubin. Occupé depuis plusieurs années à l'exploitation de la pêche à la morue, grâce à son intelligence et à son indomptable énergie, son commerce prenait de jour en jour une plus grande extension. Quelques familles de pécheurs, dont il était le

bienfaiteur et le père nourricier, étaient venues se grouper autour de lui. D'une probité reconnue, affable et obligeant pour tous, il avait su s'attirer l'estime et le respect de chacun d'eux.

Tout le monde connaît nos établissements de pêcheries, dans le bas du fleuve; rien de plus amusant que de voir ces berges aux voiles déployées, rentrer le soir, après le rude travail de la journée; ces femmes, ces enfants accourir pour aider le mari, le père ou le frère; le Poste est alors tout en émoi tout le monde se met gaiement à la besogne, on s'assiste, on se prête un mutuel secours: c'est un plaisir d'entendre les joyeux propos, les quolibet qui pleuvent sur les pêcheurs malheureux, les gai refrains; enfin, d'être témoin de la bonne harmonie qui règne parmi eux. C'est la bonne vieille Gaieté Gauloise qui prend ses ébats. Telle était la Grâce de Monsieur St.-Aubin.

Sa maison, située sur une légère éminence, dominait la petite baie et les côtes avoisinantes. De jolis jardins, de charmants bocages et de coquets pavillons l'entouraient. Un peu plus loin, la vue pouvait s'étendre sur de beaux champs, dans un état de culture déjà avancée, et où paissaient de nombreux troupeaux: enfin, dans son ensemble et même dans ses détails, tout respirait l'aisance, la prospérité et le bonheur.

L'intérieur de la famille ne présentait rien de particulier. M. St.-Aubin, marié, depuis quelques années, à une femme de sa nation, qu'il aimait tendrement, était père d'une charmante petite fille. Cette enfant était venu mettre le comble à la félicité de ce couple fortuné.

Madame St.-Aubin était une de ces femmes d'élite, qui semblent se faire un devoir de rendre heureux tous ceux qui les entourent. Douée des plus riches qualités du coeur et de l'esprit, elle n'était que prévenance, amour et sollicitude pour son mari et sa chère petite Hermine, les confondant tous deux dans une même et touchante tendresse. Si parfois elle pouvait leur dérober un instant, dans la journée, c'était pour aller porter quelques secours, quelques consolations à ceux qui en avaient besoin, aussi la regardait-on comme une véritable Providence. Le soir amenait les intimes causeries, l'on se faisait part des impressions de la journée, on formait de nouveaux projets pour l'avenir. Bien souvent aussi, la maman racontait au papa

ému, les mille petites espièglerie de la petite, les conversations qu'elle avait eues avec sa poupée, voire même avec une table, une chaise, un meuble quelconque; enfin, ces mille et mille riens qui font venir des larmes de plaisir et d'attendrissement aux heureux parents qui les entendent. Ces jouissances, ces plaisirs leur suffisaient; et certes ils valaient bien les bruyantes réunions de l'opulence, où l'âme et le coeur perdent leur pure et limpide sérénité. Quelques domestiques fidèles complétaient enfin l'intérieur de cette famille, aux moeurs simples et vraiment patriarcales.

Mais il est un autre personnage que nous nous permettrons d'introduire ici. Sans être tout-à-fait de la maison, Jean Renousse, tel était son nom, y était toujours le bien-venu. Jean Renousse, à l'époque où nous parlons, était âgé de, vingt-deux à vingt-cinq ans. Né d'un pauvre acadien et d'une femme indienne, de bonne heure orphelin, il devait à la charité des habitants de l'endroit de n'être pas mort de faim. Au lieu de s'occuper, comme tous les autres, de la pêche à la morue, il s'était construit une hutte dans les bois, à quelque distance de la mer et des habitations. Il répugnait trop au sang indien, qui coulait dans ses veines, de s'astreindre à un travail constant et journalier. Ce qu'il lui fallait c'était la vie aventureuse des bois, avec son indépendance. Aussi l'été maraudeur, pour ne pas nous servir d'une expression plus forte, il était le cauchemar des jardinières. En effet, rien de plus plaisant que de voir, lorsqu'il faisait une descente dans un jardin, la levée des manches à balais, pour en déloger l'intrus. Au voleur! criait l'une des voisines, au pillard! disait l'autre, au vaurien! Ajoutait une troisième. Bref, toutes ces commères réunies faisaient un tel vacarme, qu'il aurait pu donner une idée de ce que fait certaine femme quand à tort et à travers elle se fâche. Le drôle ne s'émouvait guère de ces cris, tant que sa provision de patates ou de carottes n'était pas faite, et que les armes ne devenaient pas trop menaçantes, par leur proximité; d'un bond, alors, il se mettait hors de leur portée, se tournait vers celles qui le poursuivaient, leur faisait mille grimaces, mille gambades, mille contorsions; et quand la place n'était plus tenable, il enjambait la clôture, et allait stoïquement s'asseoir à quelques pas de là. On l'avait vu quelquefois, quand de telles scènes étaient passées, entrer dans la chaumière de la plus furieuse, aller se placer bien tranquillement à sa table et partager, gaiement avec

elle, le repas. Mais l'hiver, chasseur et trappeur infatigable, il s'enfonçait dans la forêt avec les sauvages Abénakis, ne revenant souvent qu'au printemps avec une ample provision du fourrures, dont il trouvait toujours chez M. St.-Aubin un prompt et avantageux débit, Malgré ses défauts, Jean Renousse était loin d'être détesté, par les braves gens de la colonie; car, à plusieurs d'entr'eux, il avait rendu d'importants services. Souvent, lorsqu'une forte brise surprenait, au large, quelque berge attardée, qu'une femme éplorée, que des enfants en pleurs venaient demander des nouvelles d'un père, d'un mari ou d'un frère, à ceux qui arrivaient, que les pêcheurs hochaient tristement la tête, que les voisines essuyaient des larmes, qu'elles ne pouvaient dissimuler, et leur adressaient des consolations, on voyait Jean Renousse s'élancer dans une berge, et, malgré le vent et la tempête, s'exposer seul, pour aller porter secours au frêle bâtiment désemparé; souvent, grâce à son sublime dévouement et à son habileté à conduire une embarcation, plus d'un pêcheur avait à le remercier d'avoir revu sa pauvre chaumière!

Parmi ceux, surtout, qui lui portaient un intérêt tout particulier, était Madame St.-Aubin. Elle avait reconnu, en plusieurs occasions, que sous cette écorce rude et inculte, dans ses yeux noirs et vifs, dans ses pommettes de joues saillantes, il y avait plus de coeur et d'intelligence qu'un oeil peu observateur n'en pouvait d'abord soupçonner. Jamais il ne se présentait à la demeure du bourgeois, comme on appelait M. St.-Aubin, sans en recevoir quelques secours; et, maintes fois, il leur avait prouvé, qu'un l'obligeant on n'avait pas rendu service à un ingrat. Son attachement pour l'enfant était excessif: c'était avec plaisir qu'il s'astreignait à un travail minutieux pour lui confectionner des jouets, et satisfaire ses moindres caprices enfantins. Bien des fois on l'avait confiée à ses soins, et c'était toujours avec une tendre sollicitude qu'il veillait sur elle. A la vérité il n'était pas facile de faire de la peine impunément à la petite Hermine, lorsqu'elle était sous sa garde, ainsi que sous celle du magnifique terre-neuve qu'on appelait Phédor.

III

C'est quelquefois au moment où l'on s'estime heureux que l'infortune vient nous frapper. Tandis que la famille St.-Aubin jouissait

paisiblement des fruits d'une vie vertueuse et exempte d'ambition; heureuse autant du bonheur des autres que du sien propre, de graves évènements se préparaient contre les malheureux Acadiens, dans l'ancien et le nouveau monde. Ce pays était le point de mire des flibustiers anglo-américains.

En butte aux actes de rapines et de tyrannie de toutes sortes, les Acadiens avaient été forcés de s'organiser militairement pour mettre un terme aux infâmes déprédations de leurs ennemis.

L'histoire avait enregistré antérieurement plusieurs hauts faits éclatants du leur bravoure. Ces faits démontrent ce que peut une poignée d'hommes héroïques, ne comptant que sur leurs seules ressources, qui s'arment vaillamment sans s'occuper de la force pécuniaire ou numérique de ceux qu'ils ont à combattre, mais qui ont résolus de défendre jusqu'à la fin, leur religion, leurs foyers et leurs droits, Combien n'y eut-il pas de luttes sanglantes et désespérées où le lion anglais dût s'avouer battu par le moucheron acadien, et pour ainsi dire, obligé de fuir honteusement devant lui. Mais l'orgueil britannique s'insurgeait et écumait de rage, en voyant ces quelques braves tenir tête à ses nombreuses armées! Le gouverneur Lawrence crut plus prudent et plus sûr, là où la force avait échouée, d'employer la ruse et la perfidie. Le plan fut traîtreusement combiné et habilement exécuté.

Vers la fin d'août 1755, cinq vaisseaux de guerre, chargés d'une soldatesque avide de pillage, mirent à la voile et vinrent jeter l'ancre en face d'un poste florissant par son commerce, la fertilité de ses terres et l'industrie de ses habitants. On fit savoir à plusieurs des cantons voisins qu'ils eussent à se rendre à un endroit indiqué pour entendre une importante communication, qui devait leur être donnée de la part du gouverneur. Plusieurs soupçonnant un piège prirent la fuite et se sauvèrent dans les bois, en entendant cette proclamation. Mais le plus-grand nombre, avec un esprit tout chevaleresque, se confiant à la loyauté anglaise, se rendit à l'appel.

Chaque année, M. St.-Aubin était obligé de faire un voyage aux Mines, endroit important de commerce pour y transiger les affaires de son négoce. Le trajet était long et les chemins n'étaient pas toujours sûrs

dans ce temps-là. Par une malheureuse fatalité, il y arriva le cinq septembre au matin, jour fixé par la proclamation pour la réunion des acadiens. Jean Renousse et le fidèle terre-neuve lui avaient servi de gardes de corps pendant le voyage.

M. St.-Aubin comme les habitants du lieu, se rendit à l'appel. Ce fut là qu'on leur signifia qu'ils étaient prisonniers de guerre, qu'à part de leur argent et de leurs vêlements, tout ce qu'ils possédaient appartenait désormais au roi, et qu'ils se tinssent prêts à être embarqués pour être déportés et disséminés dans les colonies anglaises. L'ordre était formel, on ne leur accordait que quatre jours de répit. Il est impossible de peindre Ici stupeur et le désespoir que produisit cette nouvelle; plusieurs refusèrent de croire qu'on exécutât jamais un acte d'aussi lâche et exécrable tyrannie, mais le plus grand nombre s'enfermèrent dans leurs maisons et passèrent dans les larmes et les sanglots, les quelques heures qui précédèrent leur séparation. D'autres essayèrent de fuir, mais vainement. Des troupes avaient été disposées dans les bois, ils se trouvèrent cernes de toute part et furent donc ramenés au camp, après avoir essuyé toutes sortes d'avanies et de mauvais traitements.

Ce fut à grand'peine que le vénérable curé obtint du commandant la permission de les réunir le neuf septembre, veille du départ, dans la vieille église pour y célébrer le saint sacrifice et leur adresser quelques paroles de consolation et d'adieu. Personne ne fut jamais témoin, peut-être, d'une scène plus déchirante. Tous les visages étaient inondés de larmes. L'église retentissait des sanglots et des sourds gémissements des malheureuses victimes. Lorsqu'avant la communion, le bon prêtre voulut leur dire quelques mots, il y eut une véritable explosion de plaintes et de cris de désespoir. Il fut lui-même longtemps avant que de pouvoir dominer son émotion, et ce fut après de longs et pénibles efforts qu'il put, d'une voix brisée par la douleur, leur faire entendre ces paroles:

"C'est peut-être pour la dernière fois, mes bons frères, que vous allez partager le pain des anges dans ce lieu saint. C'est lui qui donne le courage et la force de braver les tourments et les persécutions des méchants. C'est lui qui sera votre soutien, votre consolation dans les

temps malheureux que nous traversons. Dieu seul connaît ce que l'avenir nous réserve à tous, mais rappelons-nous que nous avons au ciel un bras tout-puissant, qui saura déjouer les complots des méchants: que ceux qui pleurent seront consolés et qu'ils recevront avec usure la récompense des larmes qu'ils auront versées. Car qu'est-ce que la terre que nous habitons, sinon un lieu d'exil et de misères, mais le ciel, voila notre patrie, vers laquelle doivent tendre nos désirs et nos aspirations. Séparés sur la terre, c'est là où nous serons ensemble réunis, c'est là que nous pourrons défier les persécutions des hommes. Recevez donc, mes chers frères, et encore une dernière fois, la bénédiction d'un prêtre qui, le coeur navré d'appréhensions pour l'avenir de ses enfants, mais confiant dans le Dieu qui prend soin de ses créatures et jusqu'au plus petit de ses oiseaux, le prie de vouloir bien vous accorder encore des jours calmes et heureux. Si nous n'avions pas d'autre destinée, je vous dirais adieu! oui un adieu qui, peut-être, serait éternel; mais à des chrétiens, à ceux qui croient en la parole sainte, je vous dis au revoir! Oui, encore une fois, au revoir!...."

La scène qui suivit se conçoit plutôt qu'elle ne se décrit. Nous nous permettrons d'emprunter à M. Rameau le récit que fait M. Ney, sur le lamentable événement du lendemain:

"Le 10 septembre fut le jour fixé pour l'embarquement. Dés le point du jour les tambours résonnèrent dans les villages, et à huit heures le triste son de la cloche avertit les pauvres Français que le moment de quitter leur terre natale était arrivé. Les soldats entrèrent dans les maisons et en firent sortir tous les habitants, qu'on rassembla sur la place. Jusque là chaque famille était restée réunie et une tristesse indicible régnait parmi le peuple. Mais quand le tambour annonça l'heure de l'embarquement, quand il leur fallut abandonner pour toujours la terre où ils étaient nés, se séparer de leurs mères, de leurs parents, de leurs amis, sans espoir de les revoir jamais; emmenés par des étrangers leurs ennemis; dispersés parmi ceux dont ils différaient par le langage, les coutumes, la religion; alors accablés par le sentiment de leurs misères, ils fondirent en larmes et se précipitèrent dans les bras les uns des autres dans un long et dernier embrassement."

"Mais le tambour battait toujours et on les poussa vers les bâtiments stationnés dans la rivière. 260 jeunes gens furent désignés d'abord pour être embarqués sur le premier bâtiment, mais ils s'y refusèrent, déclarant qu'ils n'abandonneraient pas leurs parents, et qu'ils, ne partiraient qu'au milieu de leurs famille. Leur demande fut rejetée! les soldats croisèrent la baïonnette et marchèrent sur eux; ceux qui voulurent résister furent blessés, et tous furent obligés de se soumettre à cette horrible tyrannie."

"Depuis l'église jusqu'au lieu de l'embarquement, la route était bordée d'enfants, de femmes qui, à genoux, au milieu de pleurs et de sanglots, bénissaient ceux qui passaient, faisaient leurs tristes adieux à leurs maris, à leurs fils, leur tendant une main tremblante, que leurs parents parvenaient quelquefois à saisir, mais le soldat brutal venait bientôt les séparer. Les jeunes gens furent suivis par les hommes plus âgés, qui traversèrent aussi, à pas lents, cette scène déchirante; toute la population mâle des Mines fut jetée à bord de cinq vaisseaux de transport stationnés dans la rivière Gaspareaux. Chaque bâtiment était sous la garde de 6 officiers et de 80 soldats. A mesure que d'autres navires arrivèrent, les femmes et les enfants y furent embarqués et éloignés ainsi, en masse, des champs de la Nouvelle-Écosse. Le sort aussi déplorable qu'inouï de ces exilés excita la compassion de la soldatesque même.... Pendant plusieurs soirées consécutives les bestiaux se réunirent autour des ruines fumantes, et semblaient y attendre le retour de leurs maîtres, tandis que les fidèles chiens de garde hurlaient près des foyers déserts."

M. St.-Aubin, comme toutes les autres notabilités, fut l'objet d'une surveillance particulière. Malgré les efforts héroïques de Jean Renousse, malgré les ruses et les stratagèmes qu'il employa pour sauver son maître de la proscription, Celui-ci fut obligé de subir la loi cruelle du plus fort. Blessé grièvement dans la lutte qui venait d'avoir lieu, ce ne fut qu'avec peine que Jean Renousse lui-même réussit à se soustraire aux mains des ravisseurs. Il gravit une petite éminence, et ce fut là, la mort dans l'âme, qu'il fut témoin des scènes de violence et de brutalité qui viennent d'être racontées. Malgré son état de faiblesse, il suivit d'un oeil morne et désespéré la chaloupe qui emportait son bienfaiteur, se

reprochant amèrement de n'avoir pas réussi à le sauver. En dépit des tristes préoccupations auxquelles il était en proie, Jean Renousse ne pût s'empêcher de remarquer un point noir qui suivait l'embarcation. C'était Phédor. Le noble animal, quoique blessé, avait voulu suivre son maître, pour le protéger et le défendre au besoin. Il réalisait une fois de plus l'idée du peintre qui représente un chien suivant seul le corbillard qui conduit son maître à sa dernière demeure. C'est le dernier ami qui reste quand nous avons tout perdu du côté des hommes! Il vit tout-à-coup un matelot se lever et asséner un coup de rames sur la tête du fidèle serviteur, celui-ci poussa un gémissement plaintif et disparut. C'en était trop, épuisé par le sang qu'il avait perdu et par les émotions de la journée, Jean Renousse perdit connaissance. Lorsqu'il revint à lui, Phédor, couché auprès de lui, léchait son visage et ses mains. comme s'il eut voulu le rappeler à la vie. La nuit était venue, les dernières lueurs de l'incendie doraient encore l'horizon. C'en était fait! les anglais avaient accompli leur acte odieux de vandalisme et d'implacable vengeance!...

IV

Plusieurs jours s'étaient écoulés depuis le moment fixé par M. St.-Aubin pour le retour. Que pouvait-il lui être arrivé qui le retint si longtemps, lui toujours si exact à revenir à l'heure dite. Déjà accompagner de la petite Hermine, Mme. St.-Aubin avait parcouru des distances assez considérables pour aller à à sa rencontre, et chaque fois, elle était toujours revenue de plus en plus triste. C'était le soir de la dixième journée après le départ de M. St. Aubin. Assise dans le salon et tenant son enfant dans ses bras, elle ne pouvait se défendre du vague et inexprimable sentiment qui l'obsédait. Pour la première fois de sa vie, les babillages et les câlineries de sa petite fille ne pouvaient la tirer de sa sombre préoccupation. Le ciel était bas et chargé, le feuillage jaunissant qui entourait sa demeure et le froid vent de nord qui s'était élevé, ajoutait encore à sa tristesse. Parfois une feuille desséchée, poussée par la brise, courait dans l'avenue déserte, où, d'une minute à l'autre, elle espérait voir arriver celui qu'elle attendait avec tant d'angoisses.

Les heures s'écoulaient lentement, et la soirée était avancée. Vaincue par le sommeil, la petite s'était endormie en demandant à sa mère: "quand donc papa reviendra-t-il!" Alors deux larmes involontaires vinrent briller aux paupières de la pauvre femme; elle pressa avec transport son enfant sur son coeur; celle-ci ouvrit les yeux, lui sourit doucement et comme une prière, le mot papa s'échappa encore de ses lèvres, et elle se rendormit. C'en était trop; n'y pouvant plus tenir, et presque sans pouvoir s'en rendre compte, Madame St. Aubin se mit à fondre en larmes.

Longtemps elle pleura, quand des pas bien distincts retentirent autour de la maison, et la porte s'ouvrit: Te voilà donc enfin, s'écria-t-elle, s'élançant au-devant de celui qui arrivait. Mais jugez de sa stupeur! c'était Jean Renousse! Jean Renousse, pâle, sanglant et défiguré, qui venait lui apprendre la terrible nouvelle!!.....

Bien des fois déjà et au moindre bruit, elle avait tressailli, puis toute palpitante d'émotion et de joie, elle allait ouvrir et tendre les bras; mais vain espoir, ce n'était point les pas du cheval, ce n'était point non plus les joyeux aboiements de Phédor, mais bien le vent qui, mugissant tristement dans les arbres, lui apportait, chaque fois une poignante déception.

La foudre tombée à ses pieds n'eut pas produit plus d'effets. Madame St.-Aubin s'affaissa sur elle-même. On la transporta mourante dans son lit. Deux jours entiers se passèrent pendant lesquels elle luta contre la mort. Dans son délire, elle appelait avec transport son mari, demandant avec égarement à chaque instants aux personnes qui se présentaient, son époux bien-aimé; et lorsqu'on lui apportait son enfant, elle la repoussait durement. La pauvre petite qui ne comprenait rien à la conduite étrange de sa mère, allait alors se cacher dans un coin de la chambre, elle pleurait amèrement; et comme si elle se fut crue coupable, elle revenait auprès du lit, baisant les mains de sa mère, elle lui disait: "Ma bonne maman, embrasse-donc encore la petite Hermine, elle ne te fera plus de mal, lèves-toi et allons au-devant de papa." Enfin, son tempérament et surtout l'idée de laisser sa pauvre enfant complètement orpheline, rendirent quelques forces à Madame St.-Aubin, mais une

insurmontable tristesse s'empara d'elle, et bientôt cette demeure naguère si heureuse ne devint plus qu'un séjour de deuil et de larmes.

Là, toutefois ne devaient pas s'arrêter ses malheurs.

La rage des pirates n'était pas encore satisfaite, il fallait de nouvelles dépouilles à leur rapacité et de nouvelles victimes à leur vengeance.

Peu de temps après les événements que nous venons de rapporter, on signala au large un vaisseau de guerre portant pavillon anglais. Instruite par l'expérience, la petite colonie, après avoir recueilli tout ce qu'elle avait de plus précieux, crut prudent de se sauver dans les bois. Madame St.-Aubin elle-même, réunit tout ce qu'elle put avec l'aide de ses domestiques et de Jean Renousse, et dut aller les rejoindre en toute hâte, car le vaisseau s'approchait de la côte avec une effrayante rapidité.

Il n'y avait pas longtemps qu'elle avait abandonné ses foyers si chers pour s'enfoncer dans les bois avec ses fidèles domestiques, lorsque gravissant une petite éminence où ses compagnons d'infortune l'attendaient, elle vit les tourbillons de flamme et de fumée s'élever dans la direction de sa demeure et de celles des malheureux qui l'entouraient. Ce navrant spectacle leur apprit à tous que les vandales étaient à leur oeuvre de pillage et de destruction. Longtemps elle contempla les cendres brûlantes de sa pauvre demeure qui s'élevaient et retombaient tour-à-tour comme font chacune de nos illusions du jeune âge. Elle jeta un coup-d'oeil en arrière, vers les jours heureux qu'elle avait passés sous ce toit fortuné, vers les objets si chers qu'elle y rencontrait à chaque instant, vers les personnes qui l'entouraient et les autres qui, après être venues lui demander des consolations et des secours, s'en retournaient en lui offrant des larmes de gratitude et de bénédictions: mais sa pensée se reporta surtout sur la main bien-aimée qui après Dieu lui avait fait ce bonheur si tot passé. Hélas! elle n'était plus auprès d'elle pour la soutenir et la protéger avec son enfant, cette main tant aimée et tant regrettée! Reverrait-elle jamais celui auquel elle adressait chaque jour une pensée, un souvenir, une larme! Et lorsque la dernière flamme vint jeter une lueur vacillant et disparaître pour toujours, elle comprit alors qu'une barrière insurmontable venait de s'abaisser entre elle et son passé. Il ne lui restait plus désormais que l'avenir, mais quel avenir?

L'hiver s'approchant avec son nombreux cortège de froid, de privations et de misères; nul asile pour la recevoir, à charge aux pauvres gens qui n'avaient pas même de quoi se nourrir, qu'allait-elle devenir? Accablée sous le poids de tant de malheurs elle sentait le désespoir la gagner, lorsque tombant à genoux, elle s'écria: "Mon Dieu, mon Dieu, vous êtes maintenant notre seul et unique espoir. Ce n'est pas en vain que la veuve et l'orphelin vous implorent, ayez pitié de nous." Cette courte mais fervente prière fut immédiatement exaucée. En relevant la tête, elle aperçut, à quelques pas d'elle, la figure bienveillante et amicale de Jean Renousse qui, n'osant dire un mot, paraissait attendre ses ordres: "Jean, lui dit-elle, en lui remettant son enfant dans ses bras prends soin de cette pauvre petite, veilles sur elle, c'est en toi seul, après Dieu, en qui nous devons nous confier. Peut-être ne pourrai-je jamais récompenser dignement ton généreux dévouement pour nous jusqu'à ce jour, mais compte sur une reconnaissance qui ne s'éteindra qu'avec ma vie." "Madame lui répondit celui-ci, d'une voix émue et avec noblesse. Dieu m'est témoin que si j'ai tâché de vous être utile jusqu'ici ce n'est pas dans l'espoir d'une récompense; je donnerais volontiers ma vie pour pouvoir vous rendre ce que vous avez perdu; mais de grâce n'allez pas vous désespérer! A deux pas d'ici est ma pauvre cabane, la vieille Martine, votre servante, vous y attend. J'ai pu sauver quelques linges et des provisions. Venez, Madame et tant que Jean Renousse pourra porter un fusil, vous et la petite ne manquerez pas de nourriture et de vêtements." Chargé de son précieux fardeau, il conduisit Madame St.-Aubin dans sa demeure où Martine l'attendait. Un feu brillant avait été allumé, le lit de sapins avait été renouvelé, on y avait étendu les quelques couvertures que Jean Renousse, dans sa sollicitude, avait sauvées du pillage.

La marmite était au feu. On offrit à Madame St.-Aubin les quelques aliments qu'on avait préservés; elle en prit ce qu'il lui en fallait pour se soutenir et s'empêcher de mourir. La petite mangea avec l'appétit qu'on a à quatre ans, puis toutes les deux vaincues par les émotions de la journée, la fatigue et le sommeil qui les gagnaient, s'étendirent sur le lit de sapin et ne tardèrent pas à s'endormir profondément. Jean Renousse et Phédor se couchèrent à l'entrée de la cabane et firent bonne garde toute la nuit.

Lorsque Madame St.-Aubin s'éveilla le matin, tous les malheureux proscrits, ses compagnons d'infortune, lui avaient construite une demeure un peu plus confortable: c'était une misérable masure de pièces qui lui offrait un séjour plus spacieux mais qu'il y avait loin de là à la maison qu'elle avait laissée.

Comment l'hiver se passa-t-il? Laissons à M. Rameau de dépeindre ce que durent souffrir les malheureuses victimes de l'expatriation. Cest d'ailleurs de lui que nous emprunterons la partie historique de ce récit, en ce qui concerne les Acadiens:

"Quelle que fut l'âpre sollicitude que montrèrent les anglais, un certain nombre d'individus cependant se sauvèrent de la proscription. Comment ces pauvres gens purent-ils vivre dans les bois et les déserts? par quelle suite d'aventures et de souffrances ont-ils passé, pendant de longues années en présence de spectateurs auxquels on distribua leurs biens? c'est ce que nous ignorons..."

"Là pendant plusieurs années, ils parvinrent à dérober leur existence au milieu des inquiétudes et des privations, cachant Soigneusement leurs petites barques, n'osant se livrer à la culture, faisant le guet quand paraissait un navire inconnu, et partageant avec leurs amis, les indiens de l'intérieur, les ressources précaires de la chasse et de la pêche."

Enfin le printemps arriva. Jamais dans les longues journées d'hiver, le zèle et le dévouement de Jean Renousse ne s'était ralentis une seule fois. Sous le commandement de Bois-Hébert il avait été faire le coup de feu contre les Anglais, puis aussitôt sa tâche achevée, il était revenu prendre son rôle de pourvoyeur. Souvent, dans le cours de l'hiver, on l'avait vu parcourir des distances considérables, refouler au plus profond de son âme tout sentiment de haine et d'antipathie, qu'il avait voué aux Anglo-Américains et rapporter des traitants Anglais, qui étaient établis le long de la côte, à la place des malheureux Acadiens expropriés, les quelques effets qui pouvaient être utiles et agréables à ses protégées. Mais le printemps qui apporte, pour le pauvre au moins, un soupir de soulagement et une larme d'espérance; pour l'homme qui jouit de l'aisance, un sentiment de satisfaction par anticipation des jouissances que la nouvelle saison doit lui donner, était pour les

pauvres expatriés chargé d'orages.

Où iraient-ils fixer leurs demeures? En quel endroit seraient-ils hors des atteintes de leurs implacables ennemis? Était-il un lieu à l'abri de leurs rapines, où l'on put fournir le pain et la nourriture à la famille et aux pauvres enfants qui les réclamaient? Telles furent les questions que se posèrent les Acadiens de la colonie que M. St.-Aubin avait formée.

Plusieurs décidèrent de demeurer dans les bois, d'autres résolurent, d'aller rejoindre leurs concitoyens échelonnés sur la côte, protégés seulement par l'isolement et l'inhospitalité des parages qu'ils habitaient. Madame St.-Aubin se voyant seule, à bout de toutes ressources, et ne voulant plus être à charge du généreux Jean Renousse ainsi qu'à ses compagnons, prit la résolution du se rendre en Canada. En effet, de vagues rumeurs étaient parvenues que dans ces pays lointains un bon nombre d'Acadiens avaient, dans le voisinage de Montréal, fondés une petite colonie.

Jean Renousse, dans ces rapports avec les traitants anglais, avait appris d'une manière certaine qu'un vaisseau portant un certain nombre d'émigrants avait mis à la voile pour le Canada. D'après le nombre de jours qu'il était en mer, il ne tarderait pas à être en vue.

V

Que nos lecteurs nous permettent de les transporter au-delà de l'Océan. Nous sommes dans un port de mer: Voyons l'activité qui y règne. Des centaines de vaisseaux déchargent d'un côté du quai d'amples provisions de charbon et de coton, d'autres, les riches soieries et les magnifiques produits de l'Orient. Tout le monde est à l'oeuvre. Partout il y a joie, car il y a gain pour tous.

Mais d'où vient donc cette foule d'hommes en haillons, ces femmes amaigries et presque nues, ces pauvres enfants si frêles, si chétifs, qui occupent un tout petit espace du quai? D'où viennent ces pleurs et ces gémissements à fendre l'âme? Ces embrassements pleins de regrets et de tendresse? Ah! c'est qu'un père vient peut-être pour la dernière fois de presser dans ses bras ses enfants bien-aimés! C'est que des amis

viennent de dire un adieu peut-être éternel aux compagnons de leur enfance! C'est que, pour la dernière fois, on a jeté un regard de douleur sur la vieille chaumière qui nous a vus naître! C'est que, dans un dernier embrassement, nous avons échangé avec les amis émus, une dernière poignée de mains, que pour toujours, nous avons salué les côtes de l'Irlande, dont aucun de ses enfants ne peut parler sans verser une larme de regret! Et ces malles, et ces paquets, que contiennent-ils, sinon les pauvres vêtements des malheureux Irlandais. Mais dans le navire qui est en partance, que de cris joyeux. A peine entend-on l'ordre du contremaître: "Embarque, embarque;" voilà le mot qui se fait entendre.

Inutile de le dire, nous le voyons déjà que trop, ce bâtiment est chargé d'émigrants pour l'Amérique. Voyez sur le gaillard d'arrière cet homme à la figure replète et trapue, comme il savoure avec délices les bouffées de tabac qui s'échappent de sa longue pipe d'écume de mer; quels regards distraits il jette sur la gazette qu'il lient entre ses mains; comme les nouvelles sont loin de l'absorber; il hoche dédaigneusement la tête en voyant les pleurs des malheureux enfants de la verte Erin. Dans le fond que sont-ils pour lui? Des Irlandais catholiques, il est protestant. Que lui importe donc si la plus grande partie d'eux n'atteint pas les côtes de l'Amérique? Que lui importe si l'espace qu'il leur a destinée dans son vaisseau n'est pas suffisant? Que lui importe si les aliments dont il a fait provision ne peuvent suffire à une moitié de ceux qu'il entasse à son bord? Sa bourse n'est-elle pas bien remplie, et si le typhus, le choléra ou mille autres maladies viennent les décimer, n'a-t-il pas devant lui un immense cimetière; comme bien d'autres qui l'ont suivi, il peut dire à chacune de ces victimes qu'on jette dans l'Atlantique; "Si une tombe, un mausolée, était élevé à chacune d'elles, ou n'aurait pas besoin de boussole pour aller dans le Nouveau-Monde."

Tel était le "Boomerang" capitaine Brand, quelques jours avant le moment où nous venons de laisser Madame St.-Aubin. Les communications étaient alors bien difficiles entre l'Acadie et le Canada. C'était donc une belle occasion qui se présentait pour Madame. St.-Aubin de se rendre dans ce dernier pays. Là on pouvait correspondre plus facilement avec l'Europe et les États-Unis et qui sait, peut-être avoir des renseignements sur celui auquel, à chaque instant du

jour, elle adressait un cuisant souvenir, un pénible regret. Depuis plusieurs jours, Madame St.-Aubin avait mise en vedette toute la petite colonie. Chaque jour des berges prenaient le large et étaient chargées de venir lui annoncer l'approche du vaisseau tant désiré. Bien des heures se passèrent en d'inutiles et inexprimables regrets. Enfin Jean Renousse vint un matin l'informer que le navire tant désiré était en vue, et lui offrit en même temps de la conduire à son bord.

Il était facile de voir, à l'accablement de cet home trempé aux muscles d'acier, à 'son air morne et abattu, combien il lui en coulait de remplir cette pénible mission.

Il est dur, en effet, de voir disparaître les fruits d'un labeur de chaque jour, de voir s'engloutir les années d'un travail constant et journalier, de revoir à la place de sa demeure des débris et des cendres.

La femme a chez elle un sentiment d'amour et de dévouement qu'on ne sait pas toujours apprécier. Qu'il dut en coûter à Madame St.-Aubin de laisser les endroits qui lui rappelaient de bien doux souvenirs, d'abandonner ces pauvres gens qui auraient pu se priver du plus essentiel nécessaire plutôt que de la voir s'éloigner; mais lorsqu'elle les vit tous ensemble l'accompagner jusqu'à la barque fatale, qu'elle vit leurs pleurs, que depuis l'aïeul jusqu'au plus petit des enfants, on se pressait pour lui baiser les mains, enfin lorsqu'elle fut embarquée, qu'elle les vit tomber à genoux, oh! alors, un inexprimable sentiment de tristesse et de regrets s'empara d'elle.

Mon Dieu! que deviendraient-ils sur les terres étrangères les pauvres exilés, si vous n'étiez pas là pour les consoler des regrets de la patrie?

Cependant au signal de la petite barque, le navire avait mis en panne... Une passagère de chambre, ah! c'était une nouvelle aubaine pour le capitaine. L'échelle fut immédiatement descendue et avant que de gravir le premier degré, Madame St.-Aubin tendit en pleurant sa main blanche et frêle, à la main rude et calleuse de Jean Renousse. "Merci, ami, lui dit-elle, pour ce que vous avez fait pour mon enfant et pour moi. Puissiez-vous être heureux autant que vous le méritez, autant surtout que mon coeur le désire."

Celui qui aurait contemplé alors la figure hâlée de Jean Renousse aurait vu ses joues s'inonder de larmes abondantes, et elles n'avaient encore été inondées, bien probablement, que les pluies du ciel et l'eau de la mer. Il remit l'enfant à sa mère, après l'avoir couverte de baisers, puis se jetant aux pieds du capitaine, il le supplia de le prendre lui aussi à son bord. Mais celui-là ne payait pas. Violemment, au milieu des rires et des huées d'une partie de l'équipage, on le rejeta dans la berge, les ris furent lâchés et le navire, fin voilier, prit le large. Jean Renousse, en regagnant la côte dans sa petite embarcation, jeta un regard triste et désespéré sur le vaisseau qui emportait sa bienfaitrice et l'enfant qu'il chérissait tant.

Plusieurs jours se passèrent, un vent favorable les conduisit à la pointe Ouest de l'Ile d'Anticosti.

VI

Si tout paraît tranquille au dehors d'un vaisseau qui se dirige vers sa destination, souvent il n'en est pas ainsi à l'intérieur.

Madame St.-Aubin, avec son enfant, avait été confinée dans une pauvre alcôve qu'on se plaisait à appeler emphatiquement "la chambre". Elle n'y fut pas bien longtemps sans ressentir les terribles effets du mal de mer. Ce mal dont nous nous plaisons quelquefois à rire, moissonne pourtant un bon nombre de victimes. Madame St.-Aubin, douée d'une faible santé, dût plus que beaucoup d'autres; en souffrir; malgré le froid du soir, elle fut contrainte de remonter sur le pont, tenant son enfant dans ses bras. On n'imagine pas quelle est la brutalité de quelques marins. Ils paraissaient se faire un plaisir de tourmenter ceux qui sont pour ainsi dire sous leur domination. La pauvre femme qui, vu ses malheurs, aurait plutôt mérité la pitié et la compassion, fut en butte elle-même aux plus mauvais traitements. Fatiguée par la maladie, réservant le peu de forces qui lui restaient pour couvrir son enfant et la préserver du froid; elle était loin de croire qu'il y avait auprès d'elle un espèce de tyran, sous forme d'un grand matelot, tenant un sceau plein d'eau: "Madame, lui dit-il, les ordres du Capitaine sont que nous arrosions le pont, changez de côté." A peine s'était-elle éloignée que l'eau versée par le matelot vint presque l'inonder. L'enfant qui dormait

dans ses bras en fut éveillée. Elle alla s'asseoir un peu plus loin, mais les mêmes menaces lui furent réitérées, suivies de la même exécution.

En vain se plaignit-elle au Capitaine des mauvais traitements qu'on lui faisait endurer; il hochait la tête sans lui répondre; on eut dit que c'était un parti pris de maltraiter la malheureuse femme. Comme l'a dit Lafontaine: "La raison du plus fort est toujours la meilleure".

La nourriture du bord n'était pas celle à laquelle Madame St.-Aubin était accoutumée, comme de raison ordre avait été donné au cuisinier de ne servir qu'une nourriture ordinaire à la passagère de chambre. Aussi lorsque l'enfant voyait sur la table quelque chose qui flattait son goût, qn'elle en demandait une toute petite part au Capitaine, celui-ci ne l'entendait pas, ce plat était pour lui. Souffrir pour soi-même, ce n'est rien pour la mère, mais voir souffrir son enfant et n'être pas capable de lui donner ce dont elle a besoin, voilà la souffrance réelle que ne comprennent que celles qui l'ont ressentie. Dans ces moments la pauvre mère pressait son enfant sur son coeur et priait de toutes ses forces celui à qui nous demandons le pain de chaque jour, secours et protection.

Comme si cette prière devait être immédiatement exaucée elle vit un jour un matelot aux formes athlétiques, mais à la figure franche et ouverte, tenant sa casquette sous son bras, qui s'approchait d'elle et lui dit: "Madame, si vous voulez me prêter la petite, je vais l'emmener dans la cuisine, O'Brien m'a dit qu'il lui avait préparé un fameux déjeuner." Ce fut avec joie qu'elle lui abandonna son enfant, et peut-être dut-elle appréhender que le matelot, crainte de faire mal à la petite, en la tenant dans ses bras, ne la laissât choir. Quelle fut la macédoine qu'O'Brien servit à l'enfant? Dieu seul le sait; mais toujours est-il qu'en revenant elle dit à sa mère: "Viens donc, ma bonne maman dans la cuisine, l'homme qui nous y fait la nourriture n'est pas mauvais comme les autre; et je t'assure qu'il m'en avait préparé un bon déjeuner." Peu d'instants après, O'Brien arriva lui-même tenant gauchement un pot rempli d'excellent thé qu'il destinait à Madame St.-Aubin.

Il était facile de voir quels efforts il avait faits pour que tout parut net et convenable. Le pot était dépoli par les frictions répétées pour le rendre

luisant et ses mains étaient presqu'exemptes de goudron. Le regard de gratitude qu'elle lui adressa en dit plus que ses paroles. Il y a chez les hommes de coeur un langage particulier qui fait qu'ils se devinent et s'entr'aident au besoin. Le remercîment qu'elle lui exprima lui fit venir les larmes aux yeux. Deux protecteurs étaient maintenant acquis à Madame St.-Aubin. Tom. le fort et robuste matelot et O'Brien le cuisinier. Le premier était respecté de l'équipage du vaisseau, car il avait dans maintes occasions prouvé une force véritablement herculéenne.

Le soir donc du jour dont nous venons de parler, il annonça au souper, qu'il tannerait vive la peau à celui qui oserait encore tourmenter la pauvre Dame Acadienne. Et certes, chacun savait que pour ces sortes de justices sommaires, Tom n'avait jamais manqué de tenir sa promesse. Ce fut en conséquence de cet avertissement, que si Madame St.-Aubin ne rencontra pas plus de sympathie et de prévenance de la part des gens du vaisseau, du moins ne fut-elle pas autant en butte à leurs mauvais traitements.

Cependant le navire poussé par une forte brise du nord-est était sorti du golfe et on apercevait déjà les Isles du Grand Fleuve.

On était au soir de la troisième journée depuis les incidents que nous venons de rapporter. Le navire avait toujours fait bonne route, car le vent fraîchissant de plus en plus, incliné sur son bord, ses hautes hunes baisaient presque la mer houleuse qui s'élevaient en de terribles tourbillons. Mais les malheureux émigrants pressés les uns contre les autres, dans la cale, faisaient d'inutiles efforts pour s'empêcher de se heurter à chaque secousse sur une parois ou sur l'autre du bâtiment. Les cris de douleur des enfants, les lamentations des femmes, joints au bruit des manoeuvres des matelots, l'obscurité et l'infection qui régnaient dans ce cloaque, de plus, les sifflements furieux du vent, les cordages frémissants et palpitants au souffle de la tempête, mais par-dessus tout la nuit qui s'approchait, la nuit avec son triste voile de misère, d'angoisses et d'inquiétudes; et le vaisseau comme frappé d'épouvante refusant d'obéir au gouvernail: telle était la scène qu'offrait le "Boomerang".

Nous étions aux grandes mers de mai; et il était rare qu'à cette époque les belles rives du Saint-Laurent ne fussent pas témoins de quelques sinistres maritimes.

Par l'ordre du Capitaine on avait à peu près cargué toutes les voiles, car le ciel de plus en plus sombre présentait un immense chaos de nuages qui se heurtaient, s'entre déchiraient et se culbutaient. La mer écumait de vagues furieuses, l'horizon se rétrécissant à chaque instant, mais par-dessus tout les ténèbres qui déjà les enveloppaient. Qu'allaient donc devenir les pauvres émigrants.

Ordre fut donné de fermer toutes les écoutilles et de mettre à la cape. Plusieurs fois déjà une mer furieuse était venue retomber sur le pont. Les matelots étaient attachés pour n'être pas emportés. Le Capitaine lui-même, pale de terreur, avait pris toutes les précautions nécessaires pour sauver sa vie dans un cas de sinistre.

Blottie dans son étroite cabine, pressant avec transport son enfant dans ses bras. Madame St.-Aubin, mourante de frayeur plutôt pour les les dangers que courait son enfant que pour elle-même, adressait au ciel de ferventes prières, le suppliant de conserver la vie à la pauvre orpheline. Oh! combien elles dures et amères, les heures de cette terrible nuit, combien elle durent être tristes et désespérantes les pensées de la pauvre femme privée de tout secours, au milieu d'étrangers, dans les horreurs de la tempête.

Elle était au milieu de ses réflexions, peut-être, lorsque l'ouragan redoublant de force et de violence imprima au vaisseau une terrible secousse; les mats craquèrent, un d'eux se rompit... le navire venait de toucher un écueil. D'immenses cris de terreur et de désespoir sortirent de la cale. Ils étaient poussés par les émigrants; c'était une voie d'eau qui venait de se déclarer. Une voie d'eau, une voie d'eau! Qui peut comprendre ce qu'il y a dans ces mots d'avenir et de passé: D'avenir pour celui qui aspire à de longs et d'heureux jours; de passé, pour celui qui regrette et qui pleure.

La mer roulait avec fracas sur les rochers qui se trouvaient à une bien petite distance. Le capitaine avait ordonné de faire jouer les pompes,

mais les vagues avaient emporté les quelques matelots qui avaient voulu se mettre à la besogne. Les masses d'eau avaient couché le vaisseau sur son flanc. Il n'y avait plus d'autre moyen, le Capitaine avait fait jeter les chaloupes et avait sauté dans la meilleure avec ses matelots. Cette lâche et infâme conduite lui fut funeste, car à peine s'étaient-ils éloignés de quelques pieds du vaisseau naufragé, que l'embarcation qu'ils montaient chavira.

Cependant le temps s'était un peu éclairci, on commençait à entrevoir une petite lueur vers l'aurore, mais la mer était toujours furieuse. L'eau avait entièrement envahi la cale, aucuns cris, aucunes plaintes ne se faisaient plus entendre; le silence de la mort planait sur les malheureux émigrants. Dieu avait pris pitié d'eux; tous ensemble ils dormaient de l'éternel repos.

Le vent paraissait avoir un peu diminué. Quatre personnes vivantes restaient à bord: c'étaient Madame St.-Aubin et son enfant, Tom et O'Brien.

La cabine qu'occupait Madame St.-Aubin était d'un niveau plus élevé que le fond de la cale où se trouvaient les émigrants; à cette circonstance elle devait de n'avoir pas partagé le sort de ses malheureux compagnons d'infortune.

Les deux matelots avaient toujours persisté à rester attachés aux parois du navire. Au clapotement de l'eau dans la cale, au craquement du vaisseau, ils comprirent bientôt que celui-ci ne pouvait pas tenir longtemps sans se disjoindre entièrement. Ils coupèrent donc les cordes qui les retenaient attachés; O'Brien alla ouvrir l'écoutille pour voir s'il pouvait encore être utile à quelques-uns de ses infortunés compatriotes. Mais, vain espoir!

Tous se tenaient fortement embrassés les uns les autres dans une suprême et dernière étreinte; et chaque vague furieuse qui venait frapper le vaisseau, faisait passer par la répercussion, sur la tête des cadavres inanimés les masses d'eau qui les avaient envahis, Tom ouvrit la porte de la cabine, Madame St.-Aubin vivait encore, quoique dans l'eau jusqu'à la ceinture. D'une main, elle se tenait cramponnée à une

barre de fer avec toute l'énergie du désespoir, de l'autre elle soutenait son enfant au-dessus de son épaule.

Il était temps que ce secours lui arriva, car défaillante, la force surnaturelle qui l'avait jusqu'alors soutenue, allait l'abandonner. La saisir dans ses bras, la transporter sur le pont avec son enfant, fut pour Tom l'affaire d'un instant; il les attacha solidement après les avoir recouvert de son habit et de quelques lambeaux de voiles. Avec son compagnon, il se mit en devoir de construire un petit radeau. Il est difficile de se figurer les peines inouïes qu'ils éprouvèrent dans l'exécution de ce travail. Pendant ce temps, le navire menaçait de plus en plus de s'ouvrir, l'eau l'enveloppait presque de toutes parts, il n'en restait plus qu'un petit endroit; une minute plus tard, et tout était perdu.

Tom aussitôt attacha Madame St.-Aubin et son enfant sur le petit radeau, en saisit un des cordages, puis une vague immense recouvrit le vaisseau; elle entraîna dans sa fureur tout ce qui était sur le pont. Malheureusement O'Brien ne fut pas assez prompt pour imiter son compagnon, l'abîme s'ouvrit pour lui. Longtemps il lutta avec toute l'énergie que peut donner l'instinct de conservation, il nagea quelque temps pour atteindre le radeau qui, un instant englouti, était revenu péniblement à la surface. Ceux qui étaient sur la frêle embarcation purent suivre d'un oeil désespéré les efforts de ce généreux marin pour sauver sa vie, sans qu'ils pussent eux-mêmes lui porter aucun secours. Enfin ils virent la vague le recouvrir, puis celui-ci revenir à la surface pour être englouti encore, ils le virent, dis-je reparaître une troisième fois, mais une dernière nappe d'eau le recouvrit pour toujours. La mer comptait une victime de plus! Pendant cette scène, un affreux craquement s'était fait entendre dans la direction du vaisseau, il venait de s'ouvrir. Ses débris et les monceaux de cadavres qu'il contenait entourèrent le radeau en un instant. Madame St.-Aubin était mourante.

Lorsque l'attention de Tom fut un peu détourné de ce navrant spectacle, son oreille exercée de marin l'avertit que la mer se brisait à une bien faible distance d'eux sur les rochers de la côte: "Courage," dit-il à Madame St.-Aubin, "courage" pour vous et votre chère petite enfant, dans peu d'instants "nous toucherons la terre." Ces quelques paroles

ranimèrent la malheureuse femme. La mer était encore grosse et houleuse, mais le vent diminuait sensiblement et le jour commençait à poindre. Dans un éclairci, ils aperçurent à quelques centaines de pas d'eux, les rochers d'un cap, et ce cap c'était le "Cap au Diable" d'aujourd'hui. Cette vue ranima leur espoir. Ce qui se passa de temps avant qu'ils y parvinssent fut de peu de durée, mais Dieu sait ce qu'endurèrent les malheureuses victimes du naufrage pendant ce court trajet.

Ils étaient à la veille de toucher le rivage, lorsqu'une mer plus haute, plus furieuse encore que toutes les autres, jeta violemment le radeau sur un écueil à fleur d'eau et le mit en pièces. Il y eut un dernier cri d'angoisse parti du sein de Madame St.-Aubin, elle fut lancée à l'eau; Tom s'y précipita aussitôt pour la secourir et, l'enlaçant dans ses bras, il nagea avec elle vers le rivage. Quelques instants après, on eut pu voir, gisant sur la plage, le cadavre du pauvre matelot dont la tête avait été brisée sur un rocher, en préservant Madame St.-Aubin. A quelques pas plus loin, le corps inanimé de celle-ci, tandis que les restes du radeau emportant l'enfant mourante allaient aborder dans une petite anse un peu plus éloignée.

VII

On a souvent parlé de la beauté de nos fleuves et de nos rivières. Beaucoup de voyageurs, qui les ont visités, proclament hautement qu'il n'est peut-être pas de pays au inonde qui en soient si richement doté?

Parmi les rivières qui font, avec raison, l'admiration des étrangers, est celle du St. Maurice, qui vient avec ses trois grandes bouches parsemées d'îlots, se jeter dans le fleuve. Elle est belle surtout lorsque vous la contemplez à quelques lieues des Trois-Rivières; quand ses eaux limpides et profondes, après s'être voluptueusement roulées sur leur lit recouvert d'un beau sable, sur des roches polies et mousseuses; qu'elles se sont tordues et allongées dans les étroits défilés, et qu'elles viennent complaisamment se précipiter de hauteurs considérables pour former la belle chute de Shawinigan. Comme ces immenses monstres marins, qui se jouent avec plaisir à la surface de l'eau, se plongent, se replongent dans la profondeur des mers, pour reparaître, un instant

après plus brillants qu'auparavant.

Sur un charmant plateau, presqu'au pied de la chute, vous pouvez la contempler dans toute sa splendeur! Les beaux arbres de la rive, l'arc-en-ciel que les rayons du soleil font éclore dans le brouillard qui s'élève de l'abîme, le chant des oiseaux, tout enfin présente un coup d'oeil vraiment admirable!

Un des derniers soirs des beaux jours de mai, on eut pu voir sur le plateau, dont nous venons de parler, quatre à cinq cabanes de sauvages qui s'y étaient élevées déjà depuis quelques jours. Dans chacune d'elles, les femmes étaient hardiment à l'ouvrage, on confectionnait des corbeilles d'écorce aux couleurs brillantes et variées; on remarquait aussi beaucoup de pelleteries, soigneusement préparées, il était évident que la chasse de l'hiver avait été bonne. Les hommes, nonchalamment étendus sur l'herbe, conversaient en fumant le calumet; quelques enfants, aux petits yeux noirs et vifs, mais aux muscles forts et vigoureux jouaient à quelques pas plus loin. Les chiens couchés, ça et là dormaient paresseusement dans une pleine et entière quiétude. Aux portes des cabanes, des marmites bouillottaient sur de bons feux, on sentait les arômes de quelques pièces de venaison qui cuisaient pour le repas du soir. Un peu plus loin, un petit groupe déjeunes filles préparaient des ornements de toilette. Il était clair qu'on avait en vue une fête ou quelqu'évènement qui n'était pas ordinaire.

Parmi elles, on eut pu remarquer une jeune indienne, du moins elle en portait le costume, qui confectionnait ses ornements avec un goût et une délicatesse plus exquis que ses compagnes. En l'examinant de plus près, on eut été bien surpris de voir sous sa pittoresque coiffure, de longs et soyeux cheveux blonds. Son teint était un peu halé, mais ses joues n'étaient pas saillantes comme celles des autres jeunes filles qui l'entouraient. Ses beaux yeux bleus étaient d'une douceur ineffable. Évidemment, il n'y avait chez elle aucun sang sauvage.

Quand elle eut terminée son ouvrage, elle s'approcha d'un des chasseurs qui causait avec ses camarades, puis lui mettant amicalement et familièrement la main sur l'épaule, elle lui dit: "Quand donc, mon ami, nous rendrons-nous aux Trois-Rivières? Il me tarde de voir toutes les

belles choses dont tu m'as parlé." Celui à qui elle adressait ces paroles, lui répondit avec amour: "Demain, ma fille, lorsque la première étoile du matin brillera, nous serons dans nos canots et en route; et le soleil ne sera pas encore haut lorsque nous serons débarqués." Puis la joyeuse jeune fille retourna gaiement annoncer à ses compagnes la bonne nouvelle et toutes ensembles elles manifestèrent une joie éclatante.

"D'où vient donc, dit un des sauvages à celui auquel la jeune fille venait de parler, d'où vient donc l'amour et l'amitié que ta femme et toi, vous portez à cet enfant?" Celui-ci reprit: "Ah! c'est une longue et triste histoire, je la connais depuis longtemps cette chère petite, et l'ai, pour ainsi dire, vu naître, et toi, mon frère, si tu peux parcourir les bois à côté de Jean Renousse, lui presser les mains et le voir chasser avec toi, c'est à ses parents que tu le dois, car ils l'ont bien souvent empêché de mourir de faim quand il était jeune. Qu'il me suffise de te dire, pour le moment, que j'ai cru l'avoir perdue pour toujours. Ses parents habitaient autrefois l'Acadie je demeurais auprès d'eux; son père lui fut un jour violemment arraché, toutes leurs propriétés furent brûlées, sa mère fut contrainte de se sauver avec les autres dans les bois, ce que souffrirent la mère et l'enfant, qui n'étaient pas habituées à la vie que nous menons, je ne puis te le dire. Au printemps, sa mère résolut de venir ici en Canada. Elle pensait qu'il lui serait beaucoup plus facile, dans cet endroit, d'avoir des nouvelles du bâtiment qui avait emmené son mari. Elle partit donc avec son enfant et ce fut moi qui les conduisis à bord. Je demandai comme une faveur de me laisser prendre place parmi l'équipage, m'offrant de me rendre utile autant que je le pourrais. Ma demande fut accueillie par les huées du capitaine et des matelots; brutalement on me rejeta dans ma berge. Longtemps je suivis le navire des yeux, ne sachant si je devais essayer de le suivre; mais enfin triste et découragé je regagnai la terre. Désormais seul et abandonné du tous ceux que j'avais aimés, je me trouvai pris d'un indicible ennui et d'un profond sentiment de découragement. Mais il fallait sortir de cette position; je pris mon fusil, j'avais une ample provision de munitions, et accompagné du pauvre vieux chien que tu vois la, je m'enfonçai dans les bois."

"Où allais-je, je n'en savais rien. Je marchai pendant bien des jours, je

traversai une grande étendue de forêts, enfin j'arrivai un soir sur le bord du fleuve, je ne savais où j'étais. En examinant l'endroit de tous côtés, j'aperçus une petite fumée qui s'élevait à quelque distance; en m'en approchant je reconnus quelques cabanes de nos frères sauvages, où on m'accueillit volontiers. Ils allaient passer l'hiver à faire la chasse dans le Saguenay; ne sachant moi-même que faire, ni où tourner la tête, je leur demandai de vouloir bien me donner place dans leurs canots. Ils y consentirent avec plaisir. Nous partîmes donc le lendemain matin, et quoique la distance fut grande, nous mîmes peu de temps à traverser le fleuve, nous remontâmes le Saguenay, et de là nous gagnâmes les bois. Le gibier était très-abondant, nous fîmes bonne chasse tout l'hiver."

"Un jour qu'accompagné de Phédor, j'avais parcouru une très-grande distance pour visiter mes trappes, j'avais tout en marchant chassé çà et là, et je me trouvai trop loin pour retourner au campe; il fallut donc me construire un abri et je me mis à la besogne. Depuis à bonne heure dans la journée le chien avait disparu, et je commençais à craindre qu'il n'eut été étranglé par quelque ours, lorsque tout-à-coup il fondit sur moi comme un coup de vent, il jappait, sautait, courait et reprenait toujours la même direction dans sa folle gaîté, jamais je ne l'avais vu si joyeux. Certainement quelque chose d'extraordinaire se passait. Je saisis mon fusil, et m'élançai sur ses traces. Comme pour m'encourager ou s'assurer peut-être si je le suivais, il revenait quelquefois sur ses pas, recommençait son même manège et reprenait toujours sa même direction. La nuit était venue, mais la lune était brillante. Enfin il commençait à se faire tard et j'étais fatigué."

"J'allais, tout en pestant contre ma folie d'avoir suivi le chien si loin, me préparer un nouvel abri, lorsque j'aperçus au travers des arbres un lac d'une assez grande étendue. Je résolus de m'y rendre. Grande fut ma surprise de voir trois cabanes sauvages reposant sur les bords."

"Je m'approchai avec précaution, craignant qu'ils ne fussent des ennemis, mais je ne tardai pas à m'apercevoir qu'ils étaient une tribu amie. L'intelligent animal courait toujours devant moi. J'entrai dans la hutte où je l'avais vu s'enfoncer. Là une enfant chaudement enveloppée dans d'épaisses couvertes, dormait sur un bon lit de sapins; une jeune

fille était occupée avec sa mère à préparer des peaux, mais son travail ne l'empêchait pas de jeter, de temps à autre, un coup d'oeil de sollicitude sur l'enfant. Un bon feu brillait au milieu de l'enceinte, et le père dormait dans le fond. Ma brusque apparition l'éveilla et tous trois poussèrent ensemble un wah! de surprise. Je tendis la main au père pour lui demander l'hospitalité, elle me fut accordé de tout coeur. Je pris donc place auprès du feu et leur racontai par quelle aventure je m'étais rendu jusque là."

"Cependant les allures de Phédor m'intriguaient vivement. Couché auprès de l'enfant, bien qu'il en eut à plusieurs reprises été repoussé, il y revenait incessamment, lui léchant la figure et les mains. L'enfant soudainement éveillée s'assit toute droite sur sa couche, la lueur éclaira son visage. Je poussai un cri et m'élançai vers elle; je la pris dans mes bras et l'embrassai avec transports, puis la couvris de mes larmes. J'avais reconnu ma petite Hermine, l'enfant de mon ancien bienfaiteur. Ne comprenant rien à cette conduite, mes trois hôtes s'étaient levés spontanément; mais leur surprise fut encore plus grande, lorsqu'ils virent la petite me passer familièrement les mains dans la figure, chose qu'elle me faisait autrefois quand je lui avais fait plaisir, la chère enfant m'avait reconnu elle aussi. Je m'empressai alors de leur raconter en quelques mots notre histoire, et demandai par quelle aventure l'enfant se trouvait au milieu d'eux.

"Ce fut la jeune fille qui m'apprit qu'étant un soir campée sur le bord de la mer, auprès d'un endroit qu'ils appelaient Kamouraska, elle avait aperçu un matin, le lendemain d'une terrible tempête, le printemps précédent, la pauvre enfant attachée sur deux morceaux de bois. Qu'elle s'était alors jetée à la nage et l'avait ramené au rivage. Que rendue dans la cabane, elle s'était aperçue que la pauvre petite respirait encore. Elle l'avait alors enveloppée dans de bien chaudes couvertes, à force de soins et avec le concours de la famille ils étaient parvenus à la ranimer; en ouvrant les yeux elle avait demandé sa mère et parut effrayée de voir ces figures étranges, mais qu'elle n'avait pas tardé de s'y habituer."

"Hélas! sa pauvre mère, ajouta la jeune fille, elle était périe dans le naufrage du vaisseau, car la plage était couverte de cadavres d'hommes,

de femmes et d'enfants. Qu'alors elle avait adoptée comme la sienne propre, cette pauvre enfant Cette jeune fille dont je te parle, il y a huit ans qu'elle est ma femme, et voilà pourquoi, camarade, dit Jean Renousse en se levant, voilà pourquoi nous l'aimons comme si elle était notre fille. Mais, ajouta-t-il, il en est temps, allons souper."

Alors toutes les familles se réunirent, en formant un rond; chacune d'elles apporta la marmite; tout le monde pouvait puiser avec la micoine, sans s'occuper si c'était dans la science, et lorsque celle-ci manquait, ou se servait de la fourchette naturelle. Si quelqu'un avait osé demander si tous s'étaient lavé les mains, on lui aurait répondu par des huées et des éclats de rire.

Quoiqu'il en soit, Jean Renousse tint parole, car le lendemain il était beau de voir la petite flottille, composée de légers canots d'écorces, descendant les uns à la file des autres le St.-Maurice. C'était un magnifique matin, le temps était calme et pur, l'air était embaumé de fleurs des bois qui commençaient à s'épanouir. On voguait silencieusement, lorsque tout-à-coup la voix d'un sauvage domina le chant des oiseaux de l'une et l'autre rive; mais son chant n'était pas ces anciens cris de guerre que nos pères entendaient, lorsque des tribus sanguinaires venaient les attaquer, pour s'exciter entre elles au meurtre et au carnage. Mais la voix sonore du chantre respirait un sentiment de douceur ineffable. Il y avait aussi quelque chose dans ses paroles qui ressentait la bienfaisante et divine influence que le Christianisme exerce sur ces peuples autrefois si féroces. En quoi consistait-il ce chant? c'était une prière qu'on adressait à Marie, c'était la prière du matin, et chaque canot faisait chorus à la voix du premier chantre; et les échos de la rive se renvoyaient les uns aux autres ces chants bizarres, sauvages et capricieux, qui n'avaient peut-être rien de bien mélodieux, mais qui devaient monter vers les cieux comme un parfum d'encens et d'ambroisie.

Pendant ce temps on pesait sur l'aviron, le léger canot volait sur les eaux et bientôt ou arriva à Trois-Rivières.

Cette charmante petite ville n'avait pas alors l'aspect que l'industrie lui a donné depuis; c'était un ravissant petit village composé de jolies

maisons. Chacune des habitations était entourée d'un verger et d'un jardin potager. Dans le temps où nous parlons, à cause des faciles communications qu'elle avait parla rivière Matawin avec Ottawa, elle était un des postes les plus importants pour le commerce de pelleteries.

Depuis quelques années, un homme qu'on aurait pu dire jeune encore par l'âge, mais d'après l'apparence, vieilli par le malheur, était venu s'y établir; c'était un commerçant qu'on disait déjà riche. Reconnu par tous et jouissant d'une réputation d'une grande probité et d'honneur, tout le monde reposait en lui la plus grande confiance. Son commerce avec les sauvages avait pris une telle extension, qu'il excitait presque la jalousie des maisons rivales, engagées dans la même ligne. Cependant sa conduite avait toujours été si honorable, que jamais un sentiment de malveillance n'avait pu être exprimé contre lui.

Souvent on l'avait vu, triste et abattu, verser des larmes abondantes, lorsqu'il se croyait seul et hors de la vue. Peu communicatif, on sentait qu'il devait y avoir en lui-même un foyer de douleurs qui avait fait blanchir ses cheveux; mais personne n'attribuait ces rides aux remords qui laissent toujours ces empreintes. Le nom de cet homme, nous le devinons; c'était M. St.-Aubin.

Et si nous ne craignions de fatiguer nos lecteurs par trop de citations, nous nous permettrions encore de leur dire que le vaisseau dans lequel il avait été embarqué fut un de ceux qui essayèrent d'aller aborder sur les bords de la Caroline du Nord, mais dont les habitants les repoussèrent. Il fut un de ceux qui cherchèrent à prendre terre dans cet état où le gouverneur leur proposa de s'établir comme esclaves. Laissons encore une fois parler la voix éloquente de M. Rameau:

"Ce fut une triste et déplorable odyssée que celle de ces malheureux enlevés subitement à la paix de la vie domestique pour subir toutes les horreurs de la guerre la plus violente et le bouleversement de leur fortune, de leurs affections. Jetés sur les vaisseaux; dans l'anxiété d'un avenir inconnu, ils n'avaient même pas, pour se consoler l'espoir, le rêve de la patrie: car derrière eux, l'incendie, la ruine, la dispersion générale, avaient détruit la patrie; il n'y avait plus d'Acadie! et cinq ans après, on ne pouvait plus reconnaître le pays où avaient fleuri leurs

villages."

"Dirigés sur les colonies anglaises, il se trouva qu'elles n'avaient point été prévenues de cette transportation; et dans plusieurs endroits on eut l'inhumanité de ne point les accueillir sur la côte. C'est ainsi que 1500 de ces malheureux furent repoussés en Virginie, et cet exemple eut des imitateurs dans une partie de la Caroline. 450 hommes, femmes et enfants destinées à la Pennsylvanie, échouèrent près de Philadelphie; le gouvernement de cette colonie n'eut pas honte, pour se dégrever des secours nécessaires à ces malheureux naufragés, de chercher à les faire vendre comme esclaves; les Acadiens s'y opposèrent avec une énergique indignation, et ce projet n'eut pas de suite. Mais cette bassesse de coeur couronna dignement la conduite des colonies anglaises, dans toute cette affaire. Ailleurs de la ruine des Acadiens, héritiers avides de leur spoliation, les Américains eurent l'impudeur de leur refuser le secours et même les égards dus au malheur. Ces évènements, si tristes qu'ils puissent être, sont d'une importance historique bien secondaire sans doute; mais il ne méritent pas moins de fixer notre attention, car rien n'est plus fécond en justes enseignements que ces actions très-simples de la vie commune, où les peuples et les hommes se révèlent pour ainsi dire en déshabillé, sans que ni passion ni apprêts, les mettent hors de leur naturel; on y trouve peut-être sur les sociétés et sûr les individus, des données plus exactes que dans la solennité des grands faits historiques; et si on étudie toute la suite de l'histoire des États-Unis, on se convaincra facilement en effet combien le caractère de cette nation manque généralement de générosité et de grandeur:

"Cependant les commandants des navires qui portaient les prisonniers étaient fort embarrassés, et les infortunés Acadiens ainsi repoussés de tous les rivages et ballottés sur la mer, ne savaient où il leur serait possible d'aller souffrir et mourir. Quelle situation pour de pauvres pères de famille, cultivateurs aisés et paisibles, qui n'avaient jamais quitté leurs villages, où ils vivaient encore heureux la veille, jetés maintenant au milieu de l'Océan, seuls, dénués de tout, entourés d'ennemis, sans avenir et sans espoir! On dit que quelques-uns, dans cette triste extrémité, se rendirent maîtres de leurs bâtiments et se

réfugièrent sur les côtes sud d'Acadie ou dans les îles du golfe St. Laurent; mais il est certain que le plus grand nombre fut ramené des côtes d'Amérique en Angleterre où ils furent retenus prisonniers à Bristol et à Exeter jusqu'à la fin de la guerre."

Transféré en Angleterre, M. St.-Aubin y endura toutes les souffrances physiques et morales qu'un homme peut éprouver. dénué de tout, les privations qu'il endura pendant quelque temps, n'étaient pourtant rien en comparaison de ce qu'il ressentait au souvenir constant de sa femme et de son enfant. Il put un bon jour, grâce au secours d'un ami qu'il rencontra providentiellement, obtenir la permission de revenir en Amérique. Ce fut en qualité de matelot qu'il traversa dans un navire, se dirigeant vers Boston. Le trajet qu'il lui restait à faire était bien long, et certes le salaire d'un pauvre matelot était loin d'être suffisant pour subvenir aux frais d'un voyage qui devait le conduire de la à son ancienne colonie, où il espérait retrouver sa femme et son enfant. Il l'entreprit cependant, marchant autant que ses forces pouvaient le lui permettre, de temps à autre, louant une pauvre berge de pêcheur et se faisant conduire d'une distance à l'autre. Combien le trajet lui parut long. Mais revoir les objets chéris dont il avait été sépare depuis déjà 18 mois; cette seule pensée lui donnait des nouvelles forces. Enfin il arriva, un soir, à l'endroit où était sa demeure, mais, hélas! quelle poignante déception! il n'y avait plus que des ruines. Un étranger à la tête d'un bon nombre d'ouvriers s'occupait à faire reconstruire de nouvelles habitations, car désormais le poste lui appartenait.

Et sa femme! sa femme et son enfant! qu'étaient-elles devenues? Ce fut là qu'on lui apprit le nom du bâtiment dans lequel elles s'étaient embarquées pour le Canada. Il s'empressa de se rendre dans ce pays pour tâcher de les y joindre; mais en y arrivant, il apprit le désastre du "Boomerang", et que la seule personne survivante du naufrage, était une pauvre misérable folle qui vivait de la charité publique. Rien ne pouvait, d'après les renseignements qu'il put obtenir, lui fournir aucune trace du sort de son épouse et de son enfant; indubitablement elles devaient avoir eu la destinée des autres naufragés. Atterré, comme on le suppose; par ces terribles détails, M. St.-Aubin, trouva dans la religion quelques consolations, et en lui-même un reste d'énergie. A force de

travail, de soins et d'économie, il avait réussi à fonder, aux Trois-Rivières, endroit qu'il avait choisi à cause de son isolement et du genre de commerce qu'on y faisait, une maison déjà florissante au moment où nous parlons. Ce lieu, d'ailleurs, convenait à sa tristesse.

Telle était sa position le matin du jour où les canots sauvages vinrent y aborder.

Inutile de dire que les toilettes étaient faites. Chaque indienne était dans ses plus beaux atours, et les sauvages eux-mêmes avaient revêtu leurs plus brillants costumes. Tout naturellement on se dirigea vers la maison de M. St.-Aubin pour lui offrir les fourrures. Mais la plus pressée, la plus 'joyeuse et la plus désireuse de voir un magasin avec les richesses qu'il étale, c'était on le devine, c'était Hermine. Jean Renousse lui avait raconté des choses si merveilleuses qu'on voit dans un magasin. Aussi entra-t-elle avec empressement et une naïve curiosité, avec les autres indiens dans celui de M. St.-Aubin. Mais son ami, comme on appelait Jean Renousse, n'avait pu les suivre immédiatement. Les pelleteries furent exhibées et soigneusement examinées par M. St.-Aubin et ses employés. Les prix furent, fixés, les marchés conclus, il ne s'agissait plus que des échanges; pour, ceux d'entre les sauvages qui avaient besoin d'effets. Comme on le pense bien, chacune des femmes indiennes s'empressa de choisir les étoffes aux couleurs les plus brillantes.

Mais une jeune fille, toutefois, se tenait un peu à l'écart, M. St.-Aubin le remarqua.

--Pourquoi donc, lui dit-il, ma petite soeur ne vient-elle pas aussi prendre quelques-uns de ces jolis draps? Ne lui conviennent-ils pas ou préfère-t-elle de l'argent?

--C'est, répondit la jeune fille à laquelle, il s'adressait que mon ami n'est pas arrivé et, que ma grande soeur, attend qu'il soit ici pour les choisir lui-même. Il est si bon pour nous que nous craignons de faire quelque chose qu'il n'aimerait pas.

--Mais, dit M. St.-Aubin, en la regardant plus attentivement, tu n'es pas

une fille d'un sang indien; je le vois à tes yeux, à tes traits et à ton teint. C'est beau, ma soeur, ajouta-t-il, en s'adressant à la femme de Jean Renousse, d'avoir pris soin de cette enfant qui paraît tant l'aimer; sans doute que tu l'auras recueillie dans quelque pauvre famille dénuée de tout.

Puis il s'éloigna sans attendre la réponse pour aller servir quelques commandes.

La jeune fille s'approcha du comptoir, elle examina quelques marchandises.

--Oh! c'est beau, bien beau, monsieur, ce que vous vendez là.

--Oui, mon enfant, lui répondit-il, en la regardant encore fixement; on eut dit que ses traits lui rappelaient quelques douloureux souvenirs.

--De quelle paroisse étaient tes parents, petite? lui dit-il.

--Mes parents, lui répondit-elle, avec une douce empreinte de tristesse, je ne les ai presque pas connus, ils n'étaient pas de ce pays-ci, ils demeuraient autrefois dans l'Acadie.

--Et que sont-ils devenus? demanda M. St.-Aubin, ému à ce seul nom.

--Ils sont morts, lui répondit-elle.

--Pauvre enfant, dit celui-ci, en essuyant, deux larmes qui roulaient sur ses joues, et il retourna dans un autre endroit du magasin.

Un instant après il revint; on eut dit qu'il y avait un sentiment instinctif qui le ramenait auprès d'elle. Peut-être aussi pensa-t-il en lui-même, cette jeune fille a-t-elle été une des victimes des malheurs qui sont venus fondre sur mes malheureux compatriotes.

--Et moi aussi je suis de l'Acadie; est-ce que celui que tu appelles ton ami est natif de cet endroit?

--Oui, répondit la jeune fille, du plus loin que mon souvenir peut se

reporter, il me semble encore le revoir;

--Et quel est donc son nom?

--Il s'appelle Jean Renousse.

--Jean Renousse? répéta M. St.-Aubin en pâlissant.

--Et toi quel est donc ton nom?

--Hermine, répondit la jeune fille.

--Hermine! répéta M. St.-Aubin, en s'éloignant; mais non, non,, ç'est impossible. Oh! ta Providence ne peut ainsi se jouer du coeur des, hommes.

Il revint, auprès de la jeune fille.

--Mais où donc se trouve-t-il, que je le voie et lui parle?

--Le, voici qui entre, dit Hermine.

Effectivement! en entrant, Jean Renousse reconnut M. St.-Aubin.

--M. St.-Aubin!

--Jean Renousse!

Telles furent les seules paroles qu'ils purent dire, et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

Alors Jean 'Renousse poussa la jeune fille vers M. St.-Aubin en s'écriant: "Chère enfant, embrasse ton père." En entendant ces paroles, celui-ci sentit comme un océan de joie et de bonheur, depuis longtemps inconnu, l'inonder tout entier, et chancelant comme un homme ivre, il alla s'affaisser dans un fauteuil qu'on lui présenta. Mais rarement les secousses de la joie inespérée, qu'on éprouve soudainement, produisent de fâcheux résultats, aussi, grâce aux soins qu'on lui prodigua, fut-il bientôt remis.

En ouvrant les yeux, il vit tout autour du lui les figures de ces bons sauvages inondées de larmes, et il sentit sur ses joues les baisers brûlants de son enfant. Enfin aux pleurs succédèrent la joie et le bonheur. Toute la petite tribu qui avait adoptée Hermine comme une des leurs, qui lui avait montré toute espèce de bontés et de prévenances, fut invitée à une grande fête.

Après le repas, M. St.-Aubin distribua à chacun des hommes et des femmes de riches présents; de sorte que, outre la satisfaction d'avoir fait une bonne action, ils partirent enchantés de la munificence de leur hôte. Jean Renousse et sa femme ne purent se décider à abandonner leur enfant. Désormais, d'ailleurs, leur place était marquée pour toujours à côté de M. St.-Aubin et d'Hermine.

VIII

Mais il est temps que nous revenions à Madame St.-Aubin. Comme nous l'avons dit déjà, elle fut recueillie en touchant le rivage par un pauvre pêcheur qui la transporta, plus morte que vive, dans sa cabane. Les soins intelligents et prolongés qu'ils lui donneront, la rappelèrent à la vie. Mais sa raison avait été ébranlée par les terribles événements que nous avons rapportés.

Elle fut longtemps avant, que de pouvoir se remettre des commotions qu'elle avait éprouvées. Souvent dans la journée et même la nuit elle échappait aux mains des braves gens qui l'avait recueillie, s'élançait vers la plage, puis alors dans le silence et les ténèbres on entendait une voix demander avec désespoir à la vague de lui rendre son enfant. Quelquefois elle l'implorait d'un ton suppliant; ses paroles étaient entrecoupées par moments par des sanglots à fendre l'âme; d'autres fois par des chants! tristes, si plaintifs, qu'on ne pouvait les entendre sans verser des larmes.

Ce spectre que nous avons vu dans le premier chapitre de ce récit, le lecteur le voit; c'était Madame St.-Aubin.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi et jamais dans le foyer ou elle était venue s'asseoir on ne songea à se demander si elle était une

nouvelle charge pour la famille; bien au contraire, le meilleur morceau, et il était rare qu'il en entra dans cette pauvre cabane, lui était toujours destiné, gaiement on partageait la tranche de pain, laissant à la pauvre dame, comme on appelait Madame St.-Aubin, la meilleure part, et s'il n'y en avait que pour elle, le souper des pauvres gens était alors remis au lendemain.

Les choses en étaient à cet état, lorsqu'un lundi soir deux voitures, pesamment chargées, s'arrêtèrent devant la cabane.

En regardant par la fenêtre on reconnut deux des plus respectables habitants de l''endroit. Ils frappèrent à la porté et entrèrent.

Il était facile de voir que la mission diplomatique dont ils étaient chargés n'était pas aisée à remplir. Il ne s'agissait de rien moins que de faire accepter au pauvre pêcheur les présents qu'ils lui apportaient, sans blesser sa susceptibilité et son amour propre. Enfin après s'être gratté la tête plusieurs fois, après bien des tours et des détours l'un d'eux trouva moyen de briser la glace; le sermon que le curé avait fait la veille fournit l'occasion d'entrer dans le sujet. Le bon prêtre leur avait longuement parlé de charité et les avaient engagés, répétèrent-ils au pêcheur, de la pratiquer comme celui-ci l'avait fait, à l'occasion de la pauvre femme étrangère, il les avait assuré que s'ils mettaient de côté, la part du bon dieu, ils verraient les bénédictions du ciel se répandre dans leurs maisons et sur leurs champs. Qu'alors ils avaient fait ensemble une tournée et que C'était avec empressement que chacun avait fourni. Tout le monde avait voulu s'associer à la bonne oeuvre. Qu'ils apportaient: une ample provision de comestibles de toute sorte et des vêtements. Que de plus une pauvre veuve viendrait prendre soin de la malheureuse folle pour ne pas déranger la femme du pêcheur de son travail, car le filage et l'ouvrage ne lui manquerait pas; et qu'enfin on ferait table commune.

Sans vouloir entendre un seul mot de remercîment, les deux habitants sortirent précipitamment et se mirent à décharger les voitures. Certes ils n'avaient pas trompé le pêcheur; il y avait la, dans ces deux voilures, des provisions de toutes sortes pour plus dune année.

Belle et sainte coutume que celle des tournées, où nous voyons des hommes honnêtes et laborieux, laisser leurs occupations pour parcourir les maisons et rapporter, un soir, le fruit de leurs quêtes et entendre les bénédictions d'une famille mourante de faim, à laquelle on a apporté l'abondance et le bonheur.

Madame St.-Aubin passa deux années dans cette demeure où elle avait attiré avec, les bénédictions du ciel une honnête aisance, car la charité des habitants de l'endroit ne s'était pas ralentie un seul instant. Souvent elle fut visitée par le vénérable pasteur et quelques autres personnes notables de l'endroit. Un médecin plus instruit dans l'art de guérir que dans la science des grands mots, lui prodigua; des soins assidus et au bout de ce temps il eut la satisfaction de voir ses peines couronnées de succès.

Une douce et triste résignation succéda, sur la figure de Madame St.-Aubin à son air d'égarement. Ses cheveux avaient considérablement blanchis, et tous ses traits portaient l'empreinte du deuil et de la souffrance.

Pour lui assurer plus de distractions, le pasteur, avec quelque âmes charitables lui louèrent une couple de chambres auprès de l'église. La veuve qui avait été choisie pour la soigner l'accompagna. Là, elle passa environ six années, sinon heureuse, du moins ses douleurs étaient adoucies par la prière, ce baume divin qui cicatrise les plaies du coeur le plus ulcéré. Elle pouvait aussi se livrer aux ouvrages qui lui apportaient quelques distractions. Et si parfois elle sortait de sa demeure, après les instances du curé et du médecin, elle était certaine de rencontrer toujours des regards et des paroles affectueux, bienveillants et sympathiques de la part de tous ceux qu'elle voyait.

Ainsi s'écoulait sa vie, lorsqu'un matin on vint prévenir le vénérable curé que quatre personnes l'attendaient dans le salon. Ces quatre personnes c'étaient: M. St.-Aubin et son enfant, Jean Renousse et sa femme.

En effet, depuis que M. St.-Aubin avait retrouvé Hermine, il ne lui restait plus qu'un seul désir, une seule pensée; à présent qu'il avait des

détails précis sur l'endroit du naufrage, détails qu'il avait eus par la femme de Jean Renousse, son plus ardent désir était de visiter la tombe de son épouse, car, peut-être par quelques papiers trouvés sur elle, aurait-on pu distinguer tombe de celle des autres naufragés.

Les renseignements fournis par la femme de Jean Renousse étaient si précis qu'il n'y avait pas de doute qu'elle avait dû être enterrée au pied du cap où dans le cimetière du village, et nul n'était plus à portée de leur donner les informations nécessaires que le curé de la place, aussi, étaient-ils venus s'adresser à lui directement. M. St.-Aubin commença par donner son nom au vénérable prêtre, lui exposa le but de sa visite et lui raconta son histoire.

A mesure qu'il parlait, l'attention du curé se trouvais de plus en plus éveillée. Entraîné par la chaleur du récit, ce ne fut que quand il eut fini de parler que M. St.-Aubin s'aperçut: de l'émotion extraordinaire de celui qui l'écoutait et qu'il vit des larmes couler dr ses yeux.

--M. St.-Aubin, répétait le bon prêtre, comme se parlant à lui-même: Oh! mon Dieu! mon Dieu! serait-il possible?

Puis dominant son émotion:

--Une femme, dit-il, d'une condition qui n'est pas ordinaire, est aujourd'hui la seule survivante du naufrage du "Boomerang"

Et cette femme est une dame acadienne.

--Une dame acadienne! répéta M. St.-Aubin en se levant d'un mouvement tout automatique; puis pâle comme un mort:

--Son nom, monsieur, son nom, dit-il en tremblant.

Alors le curé redevenu maître de lui, et calculant l'effet terrible que ses paroles pouvaient avoir sur les acteurs de cette scène; voyant toutes les angoisses peintes sur la figure de son interlocuteur, et craignant que la secousse ne fut trop forte: car pur son histoire et celle de son enfant il avait reconnu le mari et l'enfant de Madame St.-Aubin.

--Son nom, répéta-t-il, en se fermant les yeux, comme s'il eut craint l'effet qu'il allait produire en le donnant. Lorsqu'il les ouvrit, les quatre étrangers étaient à ses genoux et l'imploraient en pleurant et demandant son nom, son nom!

--Son nom, reprit le prêtre, vous l'avez nommé en vous nommant; c'est celui que vous portez, et cette femme, M. St.-Aubin, c'est..... c'est la mère de votre enfant, c'est votre épouse!...

Un cri s'échappa de toutes les poitrines!

--Où est-elle! Où est-elle!

Ce fut avec peine qu'il réussit à les calmer et à leur faire comprendre qu'il fallait apporter de grands ménagements en annonçant à Madame St.-Aubin le bonheur inespéré qui l'attendait. Le bon curé se chargea de cette mission et il fut convenu qu'on entrerait dans la maison qu'à un signal convenu et que le bonheur ne viendrait que par gradations, qu'elle verrait d'abord Jean Renousse et son épouse, puis à un autre signal, son mari et son enfant.

La matinée était magnifique, l'air était frais et embaumé, les portes et les fenêtres de la maison de Madame St.-Aubin étaient ouvertes et les torrents de lumière joints aux chants des oiseaux qui jouaient dans les buissons voisins, inondaient cette demeure, lorsqu'il s'y présenta.

En apercevant le pasteur, Madame St.-Aubin l'accueillit par un sourire tout amical et lui présenta un siège. On eut dit facilement à l'éclat des yeux du prêtre, à son agitation, à sa figure ordinairement calme et sereine et où maintenant une joie et un bonheur indicibles rayonnaient presque sur chacun de ses traits, on eut dit qu'il y avait chez lui quelque chose d'extraordinaire qui s'y passait.

Après s'être informé de la santé de la dame, il continua avec une insouciance affectée:

--Madame, à ma messe de ce malin, j'ai rendu grâce à Dieu de tout coeur, en voyant deux personnes dans l'église qui assistaient au saint

sacrifice et priaient arec recueillement et ferveur: c'étaient celle pauvre veuve Deuil et son fils. Celui-ci était parti depuis bien des années pour des voyages périlleux. Jamais elle n'en avait entendu parler elle le croyait mort depuis longtemps, lorsqu'hier il est arrivé, lui apportant une jolie somme d'argent qui leur permettra de vivre dans l'aisance. Tous deux ce matin ils venaient remercier Dieu.

--Heureuse mère, dit Madame St.-Aubin, et un profond soupir souleva sa poitrine.

--Eh! madame, reprit-il, j'ai depuis pensé à vous à vos malheurs et je me suis dit que Dieu pourrait bien à vous aussi rendre ce que vous croyez avoir perdu.

--Oh! monsieur, monsieur, dit-elle, et ses yeux s'inondèrent en larmes. Je n'espère plus de bonheur sur la terre, que celui qu'après Dieu, vous et la charité m'avez fait. Revoir ceux que j'ai perdus, oh! non, c'est impossible.

Et ses larmes redoublèrent.

--Il y a longtemps déjà qu'ils dorment dans le tombeau.

--Mais, reprit le curé, il donnait bien, lui aussi, dans le tombeau, Lazare, lorsque Dieu le rendit à ses soeurs! Il avait tout perdu, lui aussi, le saint homme Job, lorsque Dieu lui rendit avec usure ce qu'il croyait, perdu pour toujours.

--Oh! par grâce, monsieur, dit la pauvre femme en sanglotant; par grâce, ne me faites pas espérer, le réveil serait trop terrible. Ou, reprit-elle avec exaltation, avez-vous quelques nouvelles de mon mari? S'il en est ainsi, ajouta-t-elle joignant les mains, par pitié et au nom de ce que vous avez de plus cher, dites-le moi sans me faire attendre plus longtemps.

--Madame, il serait mal à vous de douter de la toute puissance et de la bonté de Dieu. La vie pour vous a été comme un de ces jours où le soleil se lève radieux et brillant pendant quelques instants, puis de

sombres nuages viennent en cacher l'éclat pendant quelque temps; après les avoir dissipés, vous voyez l'astre du jour reparaître plus brillant qu'auparavant. Peut-être, madame, votre vie en est-elle à cette dernière phase et les ombres épaisses qui l'ont obscurcie vont-ils se dissiper comme le soleil dissipe les nuages.

Madame St.-Aubin se précipita à ses genoux:

--Grâce, grâce, dit-elle, pour l'amour de Dieu, si vous savez quelque chose de mon mari ou de mon enfant, dites-le moi, dites-le moi tout de suite.

Le prêtre la releva avec bonté.

--Ce n'est pas moi, lui dit-il, qui va vous donner ces renseignements, mais c'est un sauvage et sa femme que je viens de rencontrer; ils vous cherchaient. Leur permettez-vous d'entrer?

Au signal convenu, Jean Renousse et sa femme s'avancèrent dans la chambre, Madame St.-Aubin le reconnut, elle courut à lui et lui pressant les mains fortement:

--Est-il possible, Jean, lui dit-elle, que vous m'apportiez des nouvelles de mon mari ou de mon enfant!

--De l'un et de l'autre, répondit celui-ci d'une voix tremblante d'émotions. Mais d'abord, Madame, remettez-vous un pu, car la joie et le bonheur peuvent quelquefois être fatals; c'est à ma femme de commencer le récit.

--Oh! parlez, parlez, dit Madame St.-Aubin en s'adressant à l'indienne, voyez comme je suis calme à présent. Et ses membres tremblaient, en disant cela, d'un mouvement convulsif.

Alors l'indienne lui raconta comment l'enfant avait été sauvée du naufrage, comment elle avait été reconnue par Jean Renousse, et comment ils en avaient pris soin.

--Et mon enfant, ma chère petite enfant, puisqu'elle n'est pas dans vos bras, elle est donc m..... elle n'osa achever.

--Elle est vivante, madame, reprit la voix émue du prêtre, elle est dans les bras de son père, et les voilà tous deux qui viennent se jeter dans les vôtres.

A ces mots, M. St.-Aubin et Hermine se précipitèrent l'un dans les bras de son épouse, l'autre dans les bras de sa mère.

Le prêtre avait compris que prolonger plus longtemps cette scène d'attente eut été dangereux pour la raison de Madame St.-Aubin. Dépeindre les impressions des acteurs et des spectateurs de cette scène serait les affaiblir dans le coeur de nos lecteurs.

Quelques jours après ces événements, on voyait M. St.-Aubin avec sa famille, Jean Renousse et sa femme, entrer dans la chaumière du pauvre pécheur qui avait recueilli Madame St.-Aubin, et lorsqu'ils en sortirent, la figure des pauvres gens était baignée de larmes, mais rayonnait de bonheur. Ils avaient désormais plus que l'obole au-dessus du besoin. On alla ensuite visiter l'endroit où Tom était enterré; et si une larme de gratitude peut faire pousser une fleur sur la tombe de ceux pour qui elle est versée, combien elle dut en être ornée. Mais par les soins de M. St.-Aubin, une croix de fer fut érigée. Les noms de Tom et O'Brien y furent gravés. Plus bas on y lisait: Aux nobles victimes de leur généreux dévouement. Par la famille St.-Aubin.

Enfin on entra dans toutes les maisons qui avaient si généreusement tendu la main à Madame St.-Aubin dans sa détresse, et à tous coeurs généreux furent offerts un sincère remerciement, un souvenir par les époux qui s'étaient retrouvés après une séparation si prolongée et si douloureuse. Le vénérable curé, lui, ne voulut rien prendre, rien accepter. Il n'appartenait pas à des hommes de le récompenser. Faire une bonne action était un devoir pour lui. Sa récompense, il l'avait dans le témoignage de sa conscience qui lui disait qu'il avait fait une bonne oeuvre, et qui lui assurait que Dieu était content de ce qu'il avait fait.

Toutefois, l'air natal manquait à la famille de M. St.-Aubin. Celui-ci,

quelque temps après, liquida ses affaires de commerce et retourna dans sa chère Acadie, où il acheta une grave et continua son premier négoce qui fleurit comme auparavant. Si vous voulez maintenant savoir ce que devinrent Jean Renousse et sa femme, suivez le regard de Madame St.-Aubin et d'Hermine qui sont penchées sur le balcon. Voyez, sur la lisière du bois, onduler cette petite colonne de fumée qui s'élève en spirale et qui paraît se jouer dans les airs; c'est là que demeure Jean Renousse et sa femme, dans une jolie maisonnette que M. St.-Aubin leur a fait construire; car pour eux, il leur faut encore l'air des forêts. Et chaque semaine on se visite, car on n'a pas oublié quels liens unissent la maison des bois avec celle de M. St.-Aubin.....

ÉPILOGUE.

Mais, disais-je à mon grand-père, quel rapport cette légende peut-elle avoir avec le nom du "Cap au Diable"?

--D'abord, me répondit-il, c'est du désastre du "Boomerang" que commença le merveilleux. Tous ces cadavres enterrés à ses pieds, cette voix qui se faisait entendre; la frayeur, la superstition qui animaient chaque vapeur qui s'élevait du bord de la mer et leur faisaient prendre l'aspect de revenants; le vent qui passait avec un bruit triste et plaintif sur ces tombeaux, la tempête qui jetait à la nuit, en passant, dans le creux des arbres, des sons bizarres et stridents. Joins à cela l'inhospitalité du lieu, le meurtre, plus tard, d'un ami traîtreusement précipité, par son ami, du haut des rochers, et ces mille lumières qui éclairent ses pieds et qui s'avancent dans la mer dans les nuits sombres, qui ne sont pourtant rien autre chose que les lanternes des gens qui visitent leurs pêches. Vois la peur et la superstition grossir et multiplier tous ces objets, et tu avoueras toi-même qu'il le mérite bien son nom.... On! oui, il le mérita bien d'être appelé le "CAP AU DIABLE."

C. DeGuise.

End of the Project Gutenberg EBook of Le Cap au Diable, Légende Canadienne by Charles DeGuise

*** END OF THIS PROJECT GUTENBERG EBOOK LE CAP AU DIABLE, LÉGENDE ***

***** This file should be named 13059-8.txt or 13059-8.zip *****
This and all associated files of various formats will be found in:
http://www.gutenberg.net/1/3/0/5/13059/

Produced by Renald Levesque and La Bibliothèque Nationale du Québec

Updated editions will replace the previous one--the old editions will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no one owns a United States copyright in these works, so the Foundation (and you!) can copy and distribute it in the United States without permission and without paying copyright royalties. Special rules, set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you do not charge anything for copies of this eBook, complying with the rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose such as creation of derivative works, reports, performances and research. They may be modified and printed and given away--you may do practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is subject to the trademark license, especially commercial redistribution.

*** START: FULL LICENSE ***

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free distribution of electronic works, by using or distributing this work (or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project Gutenberg-tm License (available with this file or online at http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to and accept all the terms of this license and intellectual property (trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession. If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be used on or associated in any way with an electronic work by people who agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works even without complying with the full terms of this agreement. See paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation" or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the collection are in the public domain in the United States. If an individual work is in the public domain in the United States and you are located in the United States, we do not claim a right to prevent you from copying, distributing, performing, displaying or creating derivative works based on the work as long as all references to Project Gutenberg are removed. Of course, we hope that you will support the Project Gutenberg-tm mission of promoting free

access to electronic works by freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with the work. You can easily comply with the terms of this agreement by keeping this work in the same format with its attached full Project Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in a constant state of change. If you are outside the United States, check the laws of your country in addition to the terms of this agreement before downloading, copying, displaying, performing, distributing or creating derivative works based on this work or any other Project Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning the copyright status of any work in any country outside the United States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed, copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived from the public domain (does not contain a notice indicating that it is posted with permission of the copyright holder), the work can be copied and distributed to anyone in the United States without paying any fees or charges. If you are redistributing or providing access to a work with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the work, you must comply either with the requirements of

paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted with the permission of the copyright holder, your use and distribution must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm License terms from this work, or any files containing a part of this work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this electronic work, or any part of this electronic work, without prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with active links or immediate access to the full terms of the Project Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary, compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any word processing or hypertext form. However, if you provide access to or distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than "Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net), you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying, performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method you already use to calculate your applicable taxes. The fee is owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he has agreed to donate royalties under this paragraph to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments must be paid within 60 days following each date on which you prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax returns. Royalty payments should be clearly marked as such and sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the address specified in Section 4, "Information about donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm License. You must require such a user to return or destroy all copies of the works possessed in a physical medium and discontinue all use of and all access to other copies of Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the electronic work is discovered and reported to you within 90 days of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm electronic work or group of works on different terms than are set forth in this agreement, you must obtain permission in writing from both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread public domain works in creating the Project Gutenberg-tm collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic works, and the medium on which they may be stored, may contain "Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all liability to you for damages, costs and expenses, including legal fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a written explanation to the person you received the work from. If you received the work on a physical medium, you must return the medium with your written explanation. The person or entity that provided you with the defective work may elect to provide a

replacement copy in lieu of a refund. If you received the work electronically, the person or entity providing it to you may choose to give you a second opportunity to receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy is also defective, you may demand a refund in writing without further opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS' WITH NO OTHER WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages. If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. **INDEMNITY**

- You agree to indemnify and hold the Foundation, the trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance with this agreement, and any volunteers associated with the production, promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works, harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees, that arise directly or indirectly from any of the following which you do or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of electronic works in formats readable by the widest variety of computers including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will remain freely available for generations to come. In 2001, the Project Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations. To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4 and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit 501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S. Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered throughout numerous locations. Its business office is located at 809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact information can be found at the Foundation's web site and official page at http://pglaf.org

For additional contact information: Dr. Gregory B. Newby Chief Executive and Director gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide spread public support and donations to carry out its mission of increasing the number of public domain and licensed works that can be freely distributed in machine readable form accessible by the widest array of equipment including outdated equipment. Many small donations ($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating charities and charitable donations in all 50 states of the United States. Compliance requirements are not uniform and it takes a considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up with these requirements. We do not solicit donations in locations where we have not received written confirmation of compliance. To SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition against accepting unsolicited donations from donors in such states who approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make any statements concerning tax treatment of donations received from outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation methods and addresses. Donations are accepted in a number of other ways including including checks, online payments and credit card donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm concept of a library of electronic works that could be freely shared with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S. unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm, including how to make donations to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

Cap au Diable, Légende Canadienne, by Charles DeGuise

A free ebook from http://www.dertz.in/